

LA COMPOSITION
DU
LIVRE D'HABACUC

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

DE DOCTORAT ÈS-LETTRES

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

FIRMIN NICOLARDOT

PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

33, RUE DE SEINE, 33

—
1908



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LA

COMPOSITION DU LIVRE D'HABACUC

DU MÊME AUTEUR

**Les procédés de rédaction des trois premiers Évangé-
listes**, in-8° raisin, chez Fischbacher, 33, rue de Seine,
Paris.

LA COMPOSITION
DU
LIVRE D'HABACUC

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

DE DOCTORAT ÈS-LETTRES

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

FIRMIN NICOLARDOT



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER

33, RUE DE SEINE, 33

—
1908

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION	3
BIBLIOGRAPHIE	9
CHAPITRE I ^{er} . — TRADUCTION.	19
CHAPITRE II. — POINT DE VUE UNITAIRE (<i>Le livre pris comme un tout</i>).	33
Les fondements traditionnels de cette conception	35
Les dates attribuées à l'ensemble du livre.	
viii ^e siècle. Hypothèse de Betteridge.	37
vii ^e siècle.	38
Hypothèse de Oort.	39
— Peiser.	41
vi ^e siècle. Hypothèse de Lauterburg.	45
iv ^e siècle. — Duhm	49
Composition libre de basse époque. Hypothèse de Vernes	61
CHAPITRE III. — POINT DE VUE ANALYTIQUE (<i>Les sources</i>)	62
L'unité du livre n'a pas à être supposée. Stevenson.	
Souplesse insuffisante de l'hypothèse de Renan	63
Considérer les morceaux en eux-mêmes.	
A. Le chapitre III.	
B. Les malédictions du chapitre II	68
Hypothèse de Rothstein.	
— Stade	70
— Budde.	71
C. La première partie du livre (1 ¹ -2 ⁴).	73
La suite actuelle des idées.	74
Elle ne satisfait pas.	

1 ^{ss} . futur dramatique. Hypothèse de Kuenen	75
1 ^{ss} . à transposer ou éliminer.	75
Hypothèse assyrienne de Budde.	76
Nowack et les oppresseurs étrangers de 1 ²⁻⁵	80
1 ^{ss} . n'est qu'un des morceaux de la marquetterie	81
Rothstein et la plainte sur les troubles intérieurs de Juda.	
Excès de son système	82
Marti et l'indépendance des deux sources du chapitre 1 ^{er} .	
Les dimensions réelles du psaume	83
Une confirmation strophique.	86
CHAPITRE IV. — POINT DE VUE SYNTHÉTIQUE (<i>La rédaction</i>)	88
Les deux prophéties juxtaposées. Le nom d'auteur.	
Les deux prophéties reliées	89
A. L'idée du rédacteur.	
B. Détail de la rédaction.	
Rôle de la 1 ^{re} partie du 1 ^{er} psaume	
— 2 ^{de} —	91
Rôle et mise en valeur de la conclusion du 1 ^{er} psaume.	92
Part rédactionnelle douteuse dans les malédictions .	93
en 2 ^{5b,6} .	
en 2 ^{18,19}	94
La transition au chapitre III.	
Date de la rédaction d'ensemble	95
Gloses étrangères à la rédaction.	
CONCLUSION	96
Morceaux et dates.	
Les étapes du progrès critique.	
L'orientation de la recherche	97

INTRODUCTION

Le livre d'Habacuc occupe la huitième place dans le recueil hébreu des « Douze », comme dans le « Dodeka-propheton » de la Septante. Mais ce n'est pas là, on le sait, une sûre indication chronologique. Le livre de Sophonie, par exemple, occupe la neuvième place de la collection, non seulement après Habacuc, mais encore après Nahum. Il se rapporte cependant, pour sa partie principale, au règne de Josias, comme l'indique son premier verset et le révèle son contenu.

L'en-tête du livre d'Habacuc ne nous marque pas le temps de sa composition. Le nom du prophète n'est même pas accompagné, comme il est d'usage ¹, du nom de son père ou de son pays. Nous ne savons rien de sa personne. Les traditions nombreuses et divergentes qu'on a recueillies sur lui ² ne livrent à l'historien aucune donnée résistante. Seuls, les critères internes peuvent être appelés à fournir des renseignements sur les circonstances dans lesquelles le livre a été composé. Mais c'est d'abord une question de savoir si l'on est en présence d'un livre homogène ou d'un recueil de morceaux divers. Si brèves que soient les pages d'Habacuc, elles ont soulevé plus de discussions peut-être que n'im-

1. Cf. Is. 1⁴, Jér. 1¹, Ezéch. 1³, Os. 1¹, Joel 1¹, Amos 1¹, Jon. 1¹, Mich. 1¹, Soph. 1¹, Zach. 1¹.

2. Cf. Fr. Delitzsch, *de Habacuci prophetae vita atque aetate*, v. 7-98

porte quel livret de la littérature hébraïque, à volume égal.

Le texte, d'abord, n'en est guère sûr. Il réclame maintes corrections qui ne vont point sans des luttes, d'autant que les détails du travail textuel sont commandés, trop souvent, par les opinions systématiques que l'on s'est formées sur le livre entier. Dans le but de parer le plus possible à cet inconvénient, j'ai essayé de fixer le texte, et son interprétation, dès le début de mon travail, indépendamment de toute théorie relative à la composition de l'ensemble ou des différents morceaux du livre, et sans me préoccuper de savoir quelles hypothèses littéraires, strophiques ou historiques le texte ainsi établi, verset par verset, pour lui-même, serait de nature à favoriser. Je n'ai point apporté ensuite de modification importante aux résultats de ce travail préliminaire. C'eût été en perdre le bénéfice. Je me suis contenté de donner un peu de jour et de lumière, par des dispositions et précisions typographiques, à ce chaotique amas de matériaux impartiaux. C'est seulement aux conclusions de cette étude qu'il appartenait de distribuer plus nettement, et de grouper en de partielles synthèses, les éléments si complexes et, de prime abord, si brouillés, du petit livre d'Habacuc.

Outre l'insécurité du texte actuel, ce qui contribue à rendre singulièrement épineuse toute étude sur cet ouvrage et spécialement sur sa composition, c'est qu'il est très difficile de s'entendre, même entre exégètes également informés, sur les personnages et les événements auxquels il est fait allusion.

La date de composition du livre a été tour à tour fixée à chacun des siècles qui s'échelonnent du VIII^e au second avant notre ère, quand on n'a pas, — avec non moins de vraisemblance, pour ne pas dire encore, de raison, —

soutenu qu'il fallait répartir les fragments du livre entre plusieurs de ces époques, sur un intervalle de deux, trois ou quatre cents ans.

Les oppresseurs visés par le prophète ont été reconnus dans le roi Josias ou les riches de Juda, comme aussi dans toute espèce de peuple étranger, des Egyptiens aux Grecs, en passant par les Arabes du Nord, les Assyriens, les Chaldéens et les Scythes ¹. Là même, comme pour les dates, un même exégète a dû souvent recourir, à la fois, à plusieurs solutions partielles, et baptiser de noms divers les différents oppresseurs qu'il croyait discerner. On voit quel élément de variété dans les hypothèses devait être introduit par cette multiplicité de facteurs inconnus, tant pour les dates que pour les noms.

Il n'est cependant pas impossible de procéder avec méthode et d'éclairer, l'un après l'autre, quelques-uns de ces mystères. La critique l'a déjà fait. On ne saurait atteindre sur tous les points à la clarté de l'évidence, ni aux précisions des sciences abstraites. Mais ce serait beaucoup, déjà, de le reconnaître : la confusion exégétique dont les études sur Habacuc sembleraient offrir, au regard du curieux tout à fait superficiel, un assez bizarre exemple, cette confusion est beaucoup moindre qu'elle n'apparaît d'abord. Elle ne demeure pas irrémédiable. La preuve en est que, si les théories trop ambitieuses, trop simplistes ou générales, continuent de se succéder sans parvenir à s'imposer, les recherches plus modestes, plus analytiques, plus complexes, continuent d'additionner leurs résultats appréciés.

L'objet du présent travail n'est pas de fournir un

1. Il faudrait dire aussi les Perses, si l'on tenait compte de notre hypothèse — nullement affirmative — sur les circonstances de la composition du psaume qui se lit au chapitre III. *Infra*, p. 67.

commentaire au texte d'Habacuc, mais uniquement d'étudier cette question si intéressante, et d'abord si enchevêtrée, de la composition du livre. L'examen d'une certaine catégorie d'opinions, d'après lesquelles le livre actuel formerait un tout d'une seule venue, nous mènera à chercher d'un autre côté la solution du problème. A l'étude des points de vue unitaires, succèdera la considération analytique des divers morceaux du recueil envisagés en eux-mêmes. Quand ils nous auront livré, dans la mesure où nous aurons su le saisir, le mot de leurs allusions et le secret de leur âge, nous essaierons de comprendre comment ces êtres d'une individualité si distincte et si nettement tranchée ont pu se réunir en une sorte de colonie, fusionner en une manière d'organisme nouveau et bâtard, qu'on pourrait presque prendre encore, à l'envisager superficiellement, pour une véritable unité.

Notre prétention n'est assurément pas de renouveler profondément l'étude d'une question si complexe. Les révolutions sont dangereuses, dans l'exégèse d'Habacuc, et n'ont guère bien servi leurs auteurs. Elles conviennent, moins qu'à tout autre, à l'impéritie d'un débutant. Si l'on arrive à dégager du fouillis des opinions contradictoires celles qui semblent le mieux s'adapter aux faits, et, bon indice de vérité, se combiner heureusement entre elles, — tout indépendantes qu'elles soient d'origine, — de façon à nous donner une intelligence progressivement plus large et plus sûre du livret; si l'on parvient, en outre, à proposer quelques précisions de plus, à serrer d'un peu plus près la texture véritable des morceaux, à reconnaître plus nettement en quoi et pourquoi s'est exercée l'activité du dernier rédacteur, on aura certainement réalisé tout ce qu'on était en droit de tenter.

Y eût-on échoué en partie, que l'effort ne resterait pas, on veut le croire, absolument vain. Tel sera probablement, du moins, le jugement plein d'indulgence de ceux qui se sont personnellement aventurés parmi les guépiers sans nombre, les fourrés et les fondrières de l'exégèse des prophètes

BIBLIOGRAPHIE

- ALEXANDER (W. L.) : *Habakkuk*, Encyclopædia Britannica XI, Edinburgh, 1880, p. 333-338 (un peu vieilli. Tient l'unité de l'ensemble ; non composé sous Manassé, ni sous Joiachim, peut-être sous Josias).
- ARNOLD (W. R.) : *Interpretation of קריניב מידר*, *Hb.* 3⁴, dans American Journal of Philology, Baltimore, 1903, p. 161-172.
- BAUMGARTNER (A. J.) : *Le prophète Habakuk*, Leipzig, 1883 (thèse de baccalauréat en théologie, Faculté de Montauban. La tradition rabbinique sur Hab. — Unité du livre, composé sous Manassé. — Riche bibliographie allant de 1526 à 1883. Supposés dogmatiques).
- BELLÉLI (L.) : *Mélanges hébraïques, Habacuc III*, Corfou, 1893 (discussion d'une thèse de concours ; défiance trop affichée à l'égard des critiques allemands).
- BERG (C. G.) : *Propheten Habakuk*, Stockholm, 1837.
- BETTERIDGE (W.-R.) : *The interpretation of the prophecy of Habakkuk*, dans American Journal of Theology, Chicago, 1903, p. 647-662 (variation sur le thème assyrien de Budde).
- BICKELL (G.) : *Carmina Veteris Testamenti metricè* Oeniponte, 1882, p. 213 s. (Hab. III en 11 strophes de 6 vers heptasyllabiques).
- BILLINK (A. G. L.) : *Forsök in Utlagning af Habakuk*, Lund, 1863.
- BLEEK : *Einleitung in das Alte Testament*, Berlin, 1860.
- BÖHMER (J.) : *Habakuks Schrift im Feuer der neueren Kritik*, dans Neue Kirchliche Zeitschrift, Erlangen, 1899, 724-735. (4⁵ n'introduit pas seulement les Chaldéens, mais aussi la théophanie du ch. III ; le futur n'est que dramatique. Aposiopèse après 2^{4a}. La réponse au prophète va de 2⁴ à 3¹. Eliminer 2^{8, 17, 13}. Garder 2¹²⁻¹⁴).
- BREDENKAMP (C.) : *Habakuk*, 2⁶, dans Studien und Kritiken, Gotha, 1889, p. 161-164.

- BRIGGS (C. A.) : *The book of Psalms*, Edinburgh, 1906, I, p. LXXIII.
(Une remarque sur l'origine de Hb. III.)
- BRUNET (A.) : *Étude sur le livre du prophète Habakuk*, Strasbourg, 1862 (thèse de baccalauréat de théologie. Habacuc serait une « œuvre parfaitement une », composée en 605 ou 606. Inutile à consulter).
- BUDDE (K.). *Habakkuk*, dans *Zeitschrift für alttestamentliche Wissenschaft*, Giessen, 1889, p. 155 s. (Quelques notes sur Hb. 2^{ss}. au sujet de l'article de Bredenkamp.)
Habakkuk, dans *Studien und Kritiken*, Gotha, 1893, p. 383-393. (Premier exposé de l'hypothèse assyrienne.)
Problems of the Prophetic Literature. 2.-*Habakkuk*, dans *The Expositor*, London, May 1895, p. 372-385 (Hb. 1⁵⁻¹¹, la solution assyrienne, l'hypothèse de Rothstein).
Habaccuc, dans *Encyclopædia Biblica*, II. London, 1901, 1921-1928. (Renseignements détaillés sur les diverses questions. Une intéressante part est faite à l'hypothèse assyrienne.)
Geschichte der althebräischen Literatur, Leipzig, 1906, p. 90 ss.
- CARRIÈRE (Aug.) : *Étude historique et critique sur l'époque de la prophétie d'Habakuk*, Strasbourg, 1864, 40 p. (thèse de baccalauréat en théologie ; tient l'unité de date, — fin du VII^e siècle, — et l'harmonie de l'ensemble).
- CHEYNE (T. K.) : *The Origin and religious contents of the Psalter*, London, 1891, p. 125, 156, 240, 244. (Hab. III, hymne postexilique.)
Critica Biblica, II, 1903, p. 170-173.
An Appeal for a more complete criticism of the book of Habakkuk dans *Jewish Quarterly Review*, oct. 07, p. 3-30.
(Chap. III non d'Hab., postexilique. Suite : 1²⁻⁴, 12a13 21-4 1^{b-11}, 14-17 2⁵.. Le nom de Yérahméel est à restituer au moins quinze fois, et au moins quatre fois celui d'Ismaël qui en serait le synonyme, plus diverses autres désignations de peuplades arabes, par exemple les כשרם au lieu des כשרים en 1⁶. Il serait question d'une invasion arabe en Juda, suivie d'une captivité de juifs en Arabie.)
- CONDAMIN (Al.) : *La forme chorale du Ch. III d'Habacuc*, Revue Biblique, Paris, 1899, p. 133-140. (Hb. III est réparti en strophes, antistrophes, strophe alternante ; 7-8^a transposés après 10 ; 8^b9^a après 12.)
- CORNILL (C. H.) : *Einleitung in das Neue Testament*⁴, Freiburg, 1896 (avec Budde transpose 1⁵⁻¹¹ après 2⁴ et tient les Assyriens pour les oppresseurs). (5^e édition : Tübingen, 1905.)

- DARMESTER (Ars.) : *Les gloses françaises de Raschi dans la Bible*. Petits prophètes. Revue des Etudes Juives, janvier 1908, Paris (p. 79 s., Habakouk).
- DAVIDSON (A. B.) : *The books of Nahum, Habakkuk and Zephaniah*, Cambridge, 1905, p. 45-95. (Réimpression de l'édition de 1896. Texte de la Bible de Scrivener, avec annotations scolaires. 18 pages d'une introduction limpide sur la question littéraire ; discussion de l'hypothèse de Budde.)
- DELITZSCH (Fr.) : *De Habacuci prophetæ vitâ atque ætate*², Lipsiæ, 1842. (Riche documentation sur les légendes d'Habacuc.)
Ueber die Abfassungszeit und den Plan der Prophetie Habakuks, dans *Zeitschrift für die gesammte lutherische Theologie und Kirche*, de Rudelbach-Guericke, 1842, n° 1.
Der Prophet Habakuk, Leipzig, 1843. (Tout le livre est situé sous le règne de Josias ; il l'a placé, plus tard, sous Manassé, *Messianische Weissagungen*², Leipzig, 1899, p. 136.)
- DRIVER (S. R.) : *Habakkuk*, dans *A Dictionary of the Bible*, II. Edinburgh, 1899. p. 269-273 (averti et très prudent ; rejette l'hypothèse de Budde ; maintient l'unité d'auteur sauf pour le chap. III, qu'il incline à croire indépendant ; 1²⁻¹⁰ écrit plus tôt que la suite).
- DUHM (Bernh.) : *Die Theologie der Propheten*, Bonn, 1875. (Unitaire. Après règne de Josias. Habacuc disciple décidé d'Isaïe.)
Das Buch Habakuk, Tübingen, 1906. Groupement en tétrastiques ; traduction ; riches annotations textuelles et littéraires ; hypothèse macédonienne aussi brillante que risquée).
- EAKIN (Th.). *The text of Habakkuk 1¹-2⁴* (Dissertation pour Doctorat en Philosophie. Toronto, 1905. 1^{2-2⁴} : Strophes de 8 vers sauf 2¹ : Strophe de 4 vers. Unité de 1¹-2⁴ avec déplacement accidentel de 1¹²⁻¹³, primitivement placé après 1¹⁶. Texte. Traduction. Composition. Notes textuelles. Règne de Joïachim).
- EWALD (H.) : *Die Propheten des Alten Bundes*², II, Stuttgart, 1868.
- FARRAR (F. W.) : *Habakkuk*, dans *The Expositor*, V, London, 1902, p. 271-274. (Unité d'auteur, même pour Hb. III ; composition sous Joïachim et vers 586.)
- GAUTIER (L.) : *Introduction à l'Ancien Testament*, Lausanne, 1906, I, 626-632 ; III est un psaume. (Unité d'auteur, mais non de date pour I. II.)
- GIESEBRECHT : *Beiträge zur Jesaja Kritik*, Göttingen, 1890, p. 196-198. (1⁵⁻¹⁰ indépendant ; le reste de I et II paraît exilique.)

- GIETMANN : *De re metrica Hebraeorum*, Friburgi Brisg. 1880, p. 77.
(Hab. III : 63 vers heptasyllabiques, répartis en strophes de diverse longueur.)
- GOEJE (J. DE) : *Beoordeling van : der Prophet Hab. von J. de Gumpach*, dans *Nieuwe Jaarboeken voor wetenschappelijke theologie*, IV^e deel, 1861, 304-319. (Bouleverse le texte. 2 Chants : 1¹⁻⁴, 2¹⁻³, 4⁵⁻¹¹, 3^{16,17}, puis 3¹⁻², 1¹²⁻¹⁷, 2⁴⁻²⁰, (2¹²⁻¹⁴ non auth.), 3³⁻⁷, 3¹⁵, 3⁸⁻¹⁴, 1^{8,19}. Unité d'auteur.)
- GUMPACH (J. von) : *Die Zeitrechnung der Babylonier*, Heidelberg, 1882. (Appendice sur l'époque d'Habacuc. Les Scythes seraient les envahisseurs.)
Der Prophet Habakuk, München, 1860. (Unité d'auteur, vers 625. Remaniements arbitraires. Deux morceaux : 1¹⁻², 3^{10s}. (1^{16s} non auth.); puis 3^{1s}, 2⁴⁻²⁰, 3¹⁻¹⁵, 1^{8s}. (2¹²⁻¹⁴ non auth.) Envahisseurs Scythes.)
- GUTHE : Traduction d'Habacuc dans Kautzsch. (Voir *infra* à ce nom.)
- HALÉVY (J.) : *Habacuc*, dans *Revue Sémitique*, Paris, 1906, p. 97-108, 193-212, 289-303 ; 1907, p. 1-26. (Commentaire critique complet. Point de vue unitaire. Hypothèse hardie pour 1^{9b} : l'aspiration de leurs faces est la guerre. Le dernier article est consacré à une discussion impitoyable de la théorie de Duhm.)
- HAMAKER (H. A.) : *Commentariorum in Habacuci Vaticinium prolegomena*, dans *Orientalia Juynboll II*, Amstelodami, 1846, p. 1-26. (Unité d'auteur, mais dates diverses : sous Joiakim (1⁸⁻¹¹) ; avant captivité de Joïachin (ch. III) ; durant l'exil (1¹²-2²⁰).
- HAPPEL (O.) : *Das Buch des Propheten Habakkuk*, Würzburg, 1900. (Question littéraire, traduction, commentaire. Composition une, eschatologique, du début de l'époque macchabéenne, autour de deux plus vieux morceaux 1⁵⁽⁶⁾⁻¹¹ ; 3³⁻¹⁵.)
- HIRSCH (E. G.) : Articles *Habakkuk*, et *Book of H.*, dans *Jewish Encyclopædia*, VI, New-York, 1904, p. 117 s. (Au courant. Incline vers l'hypothèse de Betteridge.)
- HITZIG (I.) : *Die kleinen Propheten*⁴, édition H. Steiner, Leipzig, 1881. (Unitaire. Sous Joïachim, visé en 2⁹⁻¹¹.)
- HOONAKER (A. van) : *Les douze petits Prophètes*, Paris, 1908. *Habaquq*, p. 453-497. (Traduction. Critique textuelle soignée. Unitaire. Vers 600.)
- HOOTSMA (M. Th.) : *Habakuk II, v. 4 en 5 verbeterd*, dans : *de theologisch Tijdschrift*, Leiden, 1885, p. 180-183. (Lire לִּי חֵם à terminaison accusative, et en 2^s au lieu du « vin » : חֵם, l'arrogant.)

- KEIL (C. Fr.) : *Biblischer Kommentar über die 12 kleinen Propheten*³, Habakuk, Leipzig, 1888, p. 408-457. (Unité indubitable du livre, sous Manassé ou Josias; impossible de trouver des personnalités précises derrière ceux que le ch. II menace.)
- KAUTZSCH (E.) : *Die Heilige Schrift des Alten Testaments*, Freiburg u. Leipzig, 1894 (Guthe : traduction d'Hab. I, p. 660-670; notes critiques, II, p. 65 ss.).
- KELLY (Fr. T.) : *The Strophic Structure of Habakkuk*, dans *American Journal of Semitic Languages and Literature*, Chicago, XVIII, jan. 1902, p. 94-119. (Sans identifier l'oppresseur, transpose 1⁵⁻¹¹ après 2⁴. Suspecte les 3^e et 5^e malédictions. — 9 strophes de 4 vers entre 1²-2⁴, 1⁵⁻¹¹ étant transposé et 1¹²c.d. omis. — 1⁵⁻¹¹ : 5 strophes de 4.6.4.4.6 vers. — 2⁵⁻²⁰ : 6 strophes de 6.10 et surtout 8 lignes. — Ch. III : 9 strophes d'un nombre variable de lignes.)
- KLEINERT (P.) : *Obadja, Jona, Micha, Nahum, Habakuk, Zephania*; Bielefeld u. Leipzig, 1868.
Abriss der Einleitung zum Alten Testament, Berlin, 1878. (Unité du livre, sous Josias.)
- KÖNIG (E.) : *Einleitung in das Alte Testament*, Bonn, 1893. (Unitaire. Hab. écrit après Karchémisch. Les Chaldéens sont les oppresseurs de 1²⁻⁴.)
- KNABENBAUER (JOS.) : *Commentarius in prophetas minores*, II, Paris, 1886, p. 51-121. (A cause de 1⁵ : avant que Nabopolassar devienne, à Babylone, roi indépendant.)
- KUENEN (A.) : *The Prophets and Prophecy in Israël*, traduction anglaise de Milroy; London, 1877, p. 100, 137, 173 s. (Même Hb. II-III est écrit avant la chute de Jérusalem.)
*Historisch-critisch Onderzoek naar het Onstaan en de Verzameling van de boeken des Ouden Verbonds*², II, Leiden, 1889, p. 386-395. (Unité, seulement, de 1²-2³, vers la fin du VII^e siècle; 2⁹⁻²⁰ et III postexiliques.)
- KÜPER : *Das Prophetentum des Alten Bundes*, Leipzig, 1870, p. 298-300. (Un tout artistique, composé sous Manassé.)
- LARSEN : *Profeterne Joel, Mika, Habakuk, Nahum oversatte og forklarede*, Kobenh-Klein, 1901, 74 p. (Traduction et commentaire.)
- LAUTERBURG (M.) : *Meili's Theologische Zeitschrift aus der Schweiz*, Zürich, 1896, p. 74-102. (Le tout est de composition exilique.)
- LOEB (Is.) : *La littérature des pauvres dans la Bible*, Paris, 1892, Habakuk, III, p. 247-252, 258 s. (Un psaume épique.)
- MAG-CURDY (J.-Fr.) : *Prophets*, dans *Jewish Encyclopaedia*, X, New-York, 1903, p. 245. (Vers 600. Conception traditionnelle.)

- MARTI (K.) : *Das Dodekapropheten*, Habakkuk, Tübingen, 1904, p. 326-356. (Commentaire précédé d'une analyse pénétrante de la composition. — Deux psaumes : 1²⁻⁴, 12-26; III. — Deux prophéties : 1⁶⁻¹¹, vers 604; 2⁵ ss., vers 540.)
*Geschichte der israelitischen Religion*⁵ (Prophètes : § 30), Strassburg, 1907.
- MARTIN (F.) : *La prophétie d'Habakuk*, Strasbourg, 1864. (Thèse. Introduction. Traduction. Commentaire.)
- MATTHES : *Teiler Theologisch Tijdschrift*, Haarlem, 1907, n° 2. (Recension de Duhm : Hab.)
- MOULTON : *Expository Time*, London, febr. 1907. (*Idem.*)
- MÜLLER (D.-H.) : *Die Propheten in ihrer ursprünglichen Form*, Wien, 1896, p. 126-128. (Traduction des malédictions de Hb. II, 6b ss., en strophes de sept vers. *Concatenatio* et *responsio* typographiquement indiquées, mais discutables.)
Strophenbau und Responsion, Wien, 1898, p. 36-39. (Hab. III réparti en 6 strophes de 7 vers. La 1^{re} strophe est obtenue par l'intercalation du verset 7 entre le début et la fin du verset 2; la 6^e strophe en transposant le verset 9 à la fin du v. 13.-3¹⁴⁻¹⁵ seraient inintelligibles, et la suite, non originaire.)
- NESTLE (Eb.) : *Das Lied Habakkuks und der Psalter*, dans *Zeitschrift für alttestamentliche Wissenschaft*, Giessen, 1900, p. 167 s. (3¹⁹ début du Psaume suivant.)
- NOWACK (W.) : *Die kleinen Propheten*, Göttingen, 1897, p. 247-273 2^e édition : 1904). (1⁵⁻¹¹ vers 610, non d'Habacuc. Oppresseurs chaldéens visés dès 1³ ss. III psaume postexilique.)
Theologische Literaturzeitung, Leipzig, 1907, col. 425 ss. (Recension de l'ouvrage de Duhm. Écarte l'hypothèse macédonienne. Accepte, en substance, la forme métrique proposée.)
Dans *Biblia Hebraica*, Lipsiae, 1906, p. 878-882 : Habakuk, édition critique.
- OORT (H.) : *Theologisch Tijdschrift*, XXV, Leiden, 1891, p. 357-367. (Défense du point de vue unitaire, même pour Hb. III. Les oppresseurs du dedans et du dehors sont visés ensemble.)
- ORELLI (von) : *Das Buch Ezechiel und die 12 kleinen Propheten*, dans le Commentaire de Strack, Nordlingen, 1888, p. 335 s. (Unité du tout, sous Joiachim, avant Carchémisch.) Une troisième édition, 1908, avec appendice sur la métrique des prophètes.
- PAPAGIANNPOULOS (N.-A.) : *Ἑρμηνεία τοῦ Ὑμνου τοῦ Ἀββακούμ, Ἀθήναις*, 1894. (Thèse de concours pour l'obtention d'une chaire d'hébreu.)

- PEAKE (A.-S.) : *The problem of suffering in the Old Testament*, London, 1904, p. 4-11, 151-171. (Le 1^{er} Appendice est consacré à Hab. Vers la fin de l'exil. 2⁵⁻²⁰ peut appartenir à Hab. Oppresseurs étrangers en 1²⁻³ ; 1⁸⁻¹¹ préexilique ; III postexilique.)
- PEISER (F.-E.) : *Der Prophet Habakuk*, Berlin, 1903. (Restitution conjecturale de l'archétype de la Massore et de la Septante. Composé à Ninive, vers 609, par un prince royal juif.)
- PIEPENBRING (C.) : *Histoire du peuple d'Israël*, Paris, 1898, p. 423-426. Psaume postérieur à Hab. — 1⁵⁻¹¹, 2¹²⁻¹⁴, 18-20 interpolés. Le reste date de la fin du règne de Joïachim ou peu après.)
- REINEKE (L.) : *Messianische Weissagung*, III, p. 393 ss., 1861 (étude du chapitre III.)
Der Prophet Habakuk, Brixen, 1870. Commentaire avec indication des variantes et bibliographie étendue.
- RENAN (E.) : *Histoire du peuple d'Israël*, III, Paris, 1891, p. 177, 293-296, 307. (Divers morceaux composés par le même prophète, fin du VII^e et début du VI^e, v. g. Hb., III : durant le siège de Jérusalem.)
- REUSS (Ed.) : *Les Prophètes*, Strasbourg, 1876, Habacuc, p. 390-407. (*Die Propheten*, Braunschweig, 1892, vers 604.)
- ROEMICH : *Introduction au livre du prophète Habacuc*, Genève, 1862. (Thèse de baccalauréat de théologie. Défend l'unité du livre, composé vers 605. On peut noter une discussion sur l'hypothèse de Gumpach, p. 69-74, 86-94.)
- ROSENTHAL (L.-A.) : *Einiges über Habakuk*, dans *Theologische Studien und Kritiken*, Gotha, 1898, p. 183-193. (Défend l'unité du livre, dont le ch. III serait une partie essentielle. Ne fixe pas la date.)
- ROTHSTEIN (J.-W.) : *Ueber Habakkuk I und II*, dans *Theologische Studien und Kritiken*, Gotha, 1894, p. 51-85. (Un vieil oracle contre les impies du peuple, remanié en oracle contre les Chaldéens. Suite primitive : 1²⁻⁶, 12a-13, 21-5, 16-10-14-13a, 25b-7-9-10a10b11.)
- RUBEN (P.) : *Strophic forms in the Bible*, dans *Jewish Quarterly Review*, XI, London, 1899, p. 448-455, 474 s. (II : 2 strophes — de 15 stiques composés, — finissant par même refrain, plus une épode, sans interversion de 18. 19. — III, exilique : trois strophes de 12 stiques composés.)
- STEKHOVEN (Schuurmans) : *De Alexandrijnsche Vertaling van het Dodekaprofeet*, 1887. (Étude sur la traduction des LXX.)
- SEBÖK (E.) : *Die Syrische Uebersetzung der 12 kleinen Propheten*, Breslau, 1887. (Comparaison avec Massore, Targum, Septante.)

- SIEVERS (Ed.) : *Metrische Studien*, I, Leipzig, 1901, p. 490 s. (Distribution métrique du ch. 1.)
- SINKER (R.) : *The Psalm of Habakkuk*, Cambridge, 1890. (Défend l'authenticité de Hb. III. — Place la prophétie, traitée comme un tout, à la fin du règne de Manassé ou au début de Josias.)
- SMIT (G.) : *De Prophetie van Habakuk*, Utrecht, 1900, 107 p. (Thèse de doctorat en théologie. Revue commode des principaux travaux sur le sujet. Traduction. Commentaire. La composition, tenue pour une, est placée entre 625-601 et, au mieux, dans la première moitié du règne de Joïachim. Bien au courant alors, sinon toujours au point ou très original.)
- SMITH (G.-A.) : *The book of the twelve Prophets*, London, 1903, p. 113-159. (Les oppresseurs du ch. 1 sont ou les Assyriens, ou plutôt les Égyptiens. Incline à transposer 1³⁻¹¹ après 2⁴. Authenticité de 2⁹⁻²⁰. III, plutôt un psaume indépendant. Traduction avec notes critiques. Conclusion homilétique.)
- STADE (B.) : *Zeitschrift für alttestamentliche Wissenschaft*, Giessen, 1884, p. 154-159. (1²⁻²⁸ forme un tout qui se suit, à décharger de 2⁹ ss., qui se rapporte à un tyranneau palestinien, et du chapitre III, psaume postexilique.)
- STAERK (W.) : *Das assyrische Weltreich im Urteil der Propheten*, Göttingen, 1908, p. 154-161, 229-231. (Hab. aurait écrit sous Manassé, contre les Assyriens, les oppresseurs de 1²⁻⁴, etc. 1⁵⁻¹¹ oracle plus ancien sur une invasion scythe vers 630. La mention des Chaldéens serait une interpolation postérieure.)
- Ausgewählte poetische Werke des A. T. in metrischer und strophischer Gliederung*. 2^{es} Heft, Leipzig, 1908. (Amos, Nahum, Habakuk.)
- STEVENSON (W.-B.) : *Habakuk*, dans *The Expositor*, London, V, 1902, t. 1^{er}, p. 388-400. (1²⁻⁴, 12, 13 visent des oppresseurs juifs, 1⁵⁻¹¹, 14, 17 : les Chaldéens ; 2¹ est rédactionnel ; 2⁵⁻⁸ se rapporte aux Assyriens ou aux Chaldéens, 2⁹, 10, 12, 11, 15, 16 à des désordres intimes de Juda.)
- STORCH (G.) : *Die Propheten Israels*, Gütersloh, 1907. (Conservatisme étroit.)
- STRACK (H.) : *Einleitung in das Alte Testament*⁴, 1895. (Unitaire. Entre 606-601. Les Chaldéens sont les oppresseurs de 1²⁻⁵.)
- THALHOFER : *Erklärung der Psalmen*³, Regensburg, 1871, p. 847. (Commentaire d'Hab. III.)
- THOMAS (C.) : *Handbuch der Geschichte des Alten und Neuen Bundes*, I, 1897, p. 360 ss. (Oppose l'optimisme d'H. au pessimisme de Jérémie. Vers 600. Hab. III : psaume de basse date.)

- UDGREN (C.-A.) : *Vaticinium quod Habacuci nomine inscribitur*, Upsala, 1854. (Traduction latine et commentaire.)
- VOGEL (J.-H.-T. de) : *De Strekking van Habakuk's profetie*, dans Godgel. Bijdragen voor 1865, p. 897-927. (Hab. serait un écrit de tendance polémique contre Jérémie, vers la fin du vi^e siècle.)
- VOLCK : *Habakuk*, dans A Religious Encyclopædia, II, Edinburgh, 1883, p. 925. (Après la réforme de Josias, puisque le service du temple est rétabli, mais bien avant Carchémisch, puisque l'invasion chaldéenne est incroyable.)
- Habakuk*, dans Realencyclopädie für protestantische Theologie und Kirche³, VII. Leipzig, 1899, p. 278-280. (L'unité du tout est maintenue. Date : un peu avant Carchémisch, cf. 1^{re}.)
- VOLZ (P.) : *Theologischer Jahresbericht*, 1906, p. 148. (Recension de l'ouvrage de B. Duhm.)
- WELLHAUSEN (J.) : *Die kleinen Propheten*³, Berlin, 1898, p. 33-37 (traduction), 165-173 (notes critiques). (1²⁻⁵ comme sa suite 1¹²⁻²⁶ traite de l'oppression chaldéenne. 1⁵⁻¹¹, interpolé, est un oracle plus ancien. En 2⁶ commence un nouveau développement contre les Chaldéens. III : un psaume, non d'Habacuc.)
- WILDEBOER (G.) : *Die Litteratur des Allen Testaments*, Göttingen, 1895, p. 224-228. (1²⁻²⁸ : entre 600 et 597.-2^{9-...} œuvre d'un épigone, ne s'applique pas aux Chaldéens. — Indépendance de III, qui n'est pas des derniers psaumes.)

N. B. — I. L'étude de Baumgartner donne, à la page 252 ss., une liste à peu près complète de ce qui s'est écrit sur Habacuc, surtout en langue française et allemande, depuis la Réforme jusqu'en 1885. Si l'on veut remonter plus haut encore et glaner des indications complémentaires, on consultera la bibliographie de Reinke, p. 56, et encore Knabenbauer, p. 54 et *passim*. Dans la bibliographie ci-dessus, on a pris pour point de départ les premiers travaux de Fr. Delitzsch sur Habakuk (1842-1843).

II. Outre les monographies consacrées à Habacuc, il est encore question de lui dans les Commentaires des Petits Prophètes, les Introductions à l'Ancien Testament, etc. De ces ouvrages plus généraux on n'a pas cherché à dresser la liste interminable. Mais on s'est efforcé de signaler, du moins, ceux qui méritaient une mention.

III. Sont spécialement représentatifs du travail accompli depuis vingt-cinq ans : la seconde édition de Kuenen (*Hist.-Crit. Onder-*

zoek., II), les études de Stade, Giesebrecht, Budde, Rothstein, Peiser, le récent ouvrage de Duhm, les commentaires de Wellhausen, Nowack et Marti.

IV. On y ajoutera comme instruments de travail nécessaires :

Biblia hebraica, édition critique de Kittel, où Nowack a été chargé du livre des Petits Prophètes, Leipzig, 1906.

The Old Testament in Greek, according to the Septuagint, édité par H.-B. Swete, III^e, Cambridge, 1905.

Hebräisches und Aramäisches Handwörterbuch, Gesenius-Buhl¹⁴, Leipzig, 1905.

Hebräische Grammatik, Gesenius-Kautzsch²⁷, Leipzig, 1902.

LA

COMPOSITION DU LIVRE D'HABACUC

CHAPITRE PREMIER

TRADUCTION ¹

- I, 1. Oracle² que vit Habacuc, le prophète.
 2. Combien de temps, Iahvé, aurai-je appelé au secours,
Sans que tu entendes,
Crié vers toi : violence !
Sans que tu sauves.
 3. Pourquoi me fais-tu voir l'injustice
Et contempler³ l'iniquité ?
-

1. Sont imprimés en caractères ordinaires les éléments qui semblent déborder les poèmes primitifs, sans qu'on les puisse toutefois ranger parmi les pures gloses, soit que leur caractère de gloses reste douteux, soit qu'on les tienne pour des additions du rédacteur, et donc des éléments du texte définitif tel qu'il l'a voulu constituer. La diversité des caractères marque la diversité des sources, qui sera plus tard établie.

2. מִשָּׁן, non pas *fardeau*, c'est-à-dire prophétie de malheur (Keil 380 s., 413, Hengstenberg, Hirsch 117... vulgate *onus*), mais *oracle*, (Delitzsch, Nowack, Wellhausen, Volck, Marti, Duhm... et Buhl, 420, col. 2, qui le rattache à נִשָּׂא pris au sens d'énoncer, d'exprimer; LXX : λέγουσα. Le mot מִשָּׁן n'est pas appliqué seulement à des prédictions sinistres, comme le supposerait l'interprétation fardeau, mais à des prophéties favorables, v. g. *Zach.* 12¹, *Lament.* 2¹⁴.

3. Le texte massorétique donne תִּבְרִיחַ « *tu contemples* », « qui étonne à côté de תִּרְיָחִי » (Nowack). Le parallélisme de l'idée est troublé au profit de la symétrie des formes. Il faut probablement lire : אֲבִירִי, d'après le Targum et la Peschito, avec Smit, Kelly, Marti et Duhm.

L'oppression et la violence sont devant mes yeux.
Ce sont querelles et contentions ¹.

4. Aussi la loi est paralysée ²

Et le jugement jamais ne se produit (au jour).
Le méchant enveloppe le juste,
Le jugement est faussé ³.

5. Regardez parmi les peuples ⁴ et considérez.

Soyez étonnés, stupéfaits :
(Iahvé) ⁵ accomplit une œuvre dans vos jours ;
Vous n'y croirez pas quand on la racontera.

4. Marti omet מִן־הָעַמִּים. S'il doit se lire, il aurait le sens de « s'élever » (Smit). Davidson l'entend de même et se réfère au Ps. 89⁹, mais, de fait, l'emploi intransitif de מִן־הָעַמִּים n'est nulle part sûrement attesté, (Buhl, 474, col. 2).

1. Littéralement : *glacée*.

2. Omettre יָצָא (Nowack), répété du distique précédent.

3. Je garde la leçon massorétique בְּגֵרִים avec Wellhausen, Smit, Peiser, Sievers, Betleridge, Davidson, Duhm, Halévy. — Oort (bl. 358), Rothstein, Kautzsch, Kelly, Nowack, Marti, Eakin, adoptent בְּגֵרִים que lisaient la Septante et la Peschito. C'est au moins une variante ancienne. Deux circonstances ont dû la favoriser : 1^o la présence de בְּגֵרִים également rapproché du verbe הִכִּיר au verset 1¹³ ; 2^o le désir d'établir un lien de faute à châtiment entre les désordres signalés d'abord (1²⁻⁴), et l'invasion chaldéenne.

4. Il faut sous-entendre avec le participe פֹּעֵל un sujet de la 3^e personne (Nowack, Smit, Peiser, Duhm). Les exemples donnés par Kautzsch (*Gramm.*, p. 363, § 116 s) de sujets sous-entendus de la 1^{re} ou 2^{de} personne dans des propositions participiales ne semblent pas décisifs (Marti). Quand on en a défalqué, outre le cas en question, ceux que Kautzsch lui-même reconnaît pour douteux, (à savoir : *Gen.* 20¹⁶, 1 *Sam.* 2²⁴ et *Ezech.* 13⁷), il reste les exemples suivants : *Hab.* 2¹⁰, *Zach.* 9¹², *Mal.* 2¹⁶, 1 *Sam.* 6³ : les trois premiers sont interprétés d'autre façon par Nowack et Wellhausen aussi bien que par Marti. Dans 1 *Sam.* 6³, Kittel (*Biblia, in loc.*) restitue, avec la Septante et la Peschito, le sujet du participe. A tout le moins, l'omission d'une 3^e personne, sujet d'une proposition participiale, resterait beaucoup plus fréquente que l'omission d'un sujet de 2^{de} ou de 1^{re} personne. Ce qui n'est pas une raison pour restituer ici מִן־הָעַמִּים devant le verbe (Oort), ou pour lire מִן־הָעַמִּים comme Eakin le fait après Marti. LXX : ἔγω ἐργάζομαι. Un sujet à la 1^{re} personne est également supposé par Wellhausen, Davidson, la Version autorisée de la Bible anglicane : la revision de la même traduction préfère : « one worketh ».

6. « VOICI QUE JE SUSCITE¹ LES CHALDÉENS,
CE PEUPLE RUDE ET IMPÉTUEUX,
QUI TRAVERSE LES ESPACES DE LA TERRE
POUR S'EMPARER DE DEMEURES NON SIENNES.
7. IL EST TERRIBLE ET REDOUTABLE
C'EST DE LUI-MÊME QUE PROCÈDE SON DROIT².
8. PLUS RAPIDES QUE LES LÉOPARDS SONT SES CHEVAUX,
ET SES CAVALIERS PLUS PROMPTS QUE LES LOUPS DU
C'EST DE LOIN QU'ILS VIENNENT, ILS VOLONT, [SOIR³.
COMME L'AIGLE QUI SE HATE VERS SA PATURE.
9. TOUS, POUR L'ŒUVRE DE VIOLENCE, ILS VIENNENT,
ET AMASSENT COMME SABLE LES CAPTIFS⁴.

1. On peut admettre ici un passage de la 3^e personne à la 1^{re} (Smit, Peiser; *Contra*, Duhm. Le discours direct est préparé par יספר et introduit par כִּי. Cette particule marque le début des paroles de Iahvé. Elle équivaut, à notre signe orthographique « : » ou à ὅτι devant le discours direct (Budde), à propos de 2^s, *Z. f. A. T. Wiss.*, 1889, 155 s., et *ib.*, 1888, p. 23, à propos de *Jér.* 9¹⁸⁻²⁰.)

2. Le texte de la Massore, conservé par Wellhausen, Smit, Davidson, est trop long pour le vers. וְשִׂאתוֹ « et sa dignité » est une glose (Nowack, *Bib. Kitt.*, Peiser, Sievers, Marti). Elle insiste sur l'idée de la suffisance chaldéenne. Cf. *Zach.* 10⁴. On peut garder à מְשַׁפֵּתוֹ son suffixe (Nowack. *Handkom.*, Peiser; *contra*, Marti). Duhm remarque bien que l'idée du châtement exercé par les envahisseurs n'est abordée qu'au verset 12 b. Il lit ainsi 7 b : וְשִׂאתוֹ מִקִּדְמוֹ יָצָא « Verwüstung geht von ihm aus. » Mais il reconnaît que וְשִׂאתוֹ étant une forme féminine semblerait exiger une correction de plus יָצָא אוֹ יָצִיא.

3. Avec Nowack *Bib. Kitt.*), Wellhausen, Peiser, Marti, et d'après la LXX, on barre וּפְשִׁיר, lapsus pour פְּרָשִׁיר, et aussi וּפְוִשִׁיר, correction dittographique de cette faute. — Sans nécessité, J.-A. Bewer lit עֲרֵב : loups *de la steppe*, ici et en *Soph.* 3^s (*American Journal of Semitic Languages*, XVIII. 121.)

4. Comme Kautzsch, Nowack, Wellhausen, Smit, Marti, je renonce à traduire les mots 'ק מ' ב' « ...leurs faces en avant (ou « vers l'Est? »). Le sens d'*élan* pour מ' est trop incertain (Buhl). Marti indique comme la moins mauvaise la conjecture de Oort : קָמְרוּ (קָמְרוּ) « ils attaquent de front leurs adversaires », cf. LXX : ἀνθεστηκότας προσώποις αὐτῶν ἐξ ἐναντίας. Avec Peiser et Nowack (*Bib. K.*), il considère comme glose : וּרְאִסָּם. Un des deux membres est de trop pour le vers, mais il n'est pas évident que ce soit celui-là. Le verbe est au

10. CE PEUPLE SE RAILLE DES ROIS,
ET LES PRINCES LUI SONT UNE DÉRISION.
IL SE RIT DE TOUS LES REMPARTS :
IL AMONCELLE DE LA TERRE ET LES PREND.

11. Alors ses sentiments passèrent la mesure¹, il trans-
Et il fit² de sa force son dieu. [gressa,

12. N'es-tu pas depuis toujours, Iahvé
Mon Dieu saint?³

singulier comme יְבוֹא, par dessus le suffixe pluriel הֶם du membre interposé. La mention des captifs, que Marti trouve prématurée, va mieux en parallélisme avec הָמָס que l'indication probablement géographique (Duhm) contenue dans le bout de phrase précédent : « De ... leurs faces en avant ». Toutefois, à la différence de Duhm, on peut (avec Eakin p. 22) douter que cette note ait fait partie du texte original. Encore moins osera-t-on, sur une restitution ingénieuse mais extrinsèquement improbable קְדָמָה פְּנֵיהֶם מִגְמָר « de Gomer ils vont vers l'Est », échafauder tout un système d'explication de la prophétie, en contradiction avec la donnée plus solide de 1⁶ : הַכְשָׁדִים.

1. Le texte est obscur. Lire avec Buhl, 211 : רִיחֹו, sujet. Le ו final serait tombé par haplographie devant le ו suivant. Marti traduit : « Dann änderten sie den Sinn », mais le sens actif de « changer » n'est pas attesté pour la voix qal de חָלַף et rien n'indique que les conquérants aient commencé par être modestes. LXX : τότε μεταβαλεῖ τὸ πνεῦμα. Budde suppose חָלַף כְּרוּחַ, « il disparut comme le vent, (l'analogue dans Betteridge), ce qui ne va guère en parallélisme avec le vers suivant, non plus que la leçon de Eakin רוּחַו יְהוֹלִיף, « il calme son ardeur » ou celle de Grätz, adoptée par Nowack et Wellhausen : יְחַלִּיף כֹּחֵו « il renouela sa force ». La correction de Duhm est élégante : יָחַז כְּרוּחַ « il tourbillonna comme le vent », mais elle ne s'adapte guère mieux au contexte.

2. Lire וַיִּשָּׂם et omettre וַי (Wellhausen, Nowack, Marti, Duhm).

3. « Nous ne périrons pas » qui semble être une glose, était déjà connu de la LXX : οὐ γὰρ ἀποθνήσκωμεν. (Marti, Nowack.) La tradition juive y voit une correction révérencieuse (un des 18 Tiqqune Soferim), pour הָאֱמֻנָה, qui aurait été la leçon originaire, et que Smit restitue. Duhm rétablit יְמִינָהוּ, dont il fait le 3^e accent du vers. Wellhausen tient ל'ו pour une addition, destinée à donner par anticipation de 2^e la solution du problème. C'est fort plausible. La restitution juive de la 2^{de} personne s'expliquerait assez vraisemblablement par le souci d'un parallélisme plus étroit avec le 1^{er} stique du verset 12 (Marti).

Iahvé, tu l'as destiné à juger.

Rocher¹ tu l'as établi pour châtier².

13. Tes yeux sont trop purs pour voir le mal,
Tu ne peux pas contempler l'iniquité,
Pourquoi contemples-tu, [Iahvé]³,
Les rebelles dans leur rébellion⁴,

Te tais-tu quand le méchant

Dévore celui qui au contraire⁵ est juste ?

14. Tu⁶ RENDS LES HOMMES SEMBLABLES AUX POISSONS DE LA
AUX VERS QUI N'ONT POINT DE MAÎTRE. [MER,

15. ILS LES PRENNENT TOUS A LEUR HAMEÇON,
ILS LES SAISISSENT DANS LEURS RÊTS.

ILS LES AMASSENT DANS LEUR FILET.

ILS SE RÉJOUISSENT DONC, ILS EXULTENT.

16. AUSSI SACRIFIENT-ILS A LEURS RÊTS,
OFFRENT-ILS DE L'ENCENS A LEUR FILET,
CAR GRACE A EUX, LEUR PART EST ABONDANTE⁷,
ET LEUR REPAS COPIEUX.

17. AUSSI VIDENT-ILS LEUR FILET⁸ SANS CESSER,
POUR TUER LES PEUPLES SANS PITIÉ.

1. Titre donné à Dieu. Cf. Buhl, 620.

2. Duhm reconnaît bien que le sens naturel de la phrase est de présenter le peuple en question comme l'acteur, et non la victime, du jugement et du châtement, (*id.*, Kautzsch, Davidson, Smit, Marti; *contra* Oort, Wellhausen), mais il suppose que la phrase est énoncée sur un ton d'interrogation qui équivaut à une négation.

3. Peut-être faut-il restituer Iahvé, comme 3^e accent du vers (Nowack, Marti).

4. Wellhausen, Nowack, Smit, Marti ajoutent au texte קִבְּרִי. Grammaire, parallélisme et mètre, tout y paraît gagner.

5. כִּי non pas comparatif, mais adversatif (Happel, p. 6, Marti, 335).

6. Je garde la seconde personne dans le texte actuel, avec Wellhausen 167, Duhm et Stärk, mais sans nier qu'avant la rédaction définitive, on devait lire la 3^e personne, que Nowack, Smit, Marti restituent.

7. Littéralement : *grasse*.

8. Avec Giesebrecht, — Lauterburg, Nowack, Wellhausen, Marti, Eakin, Cheyne, Halévy, Stärk lisent קִרְבִּי. Je n'en vois pas la néces-

- II, 1. Je me placerai à mon lieu d'observation,
Et je me posterai à l'endroit du guet¹.
J'épierai pour voir ce qu'il me dira,
Et ce qu'il répliquera à ma plainte.
2. Et Iahvé me répondit,
Et me dit : Ecris la vision,
Et marque-la sur les tablettes,
Pour qu'on la lise couramment.
3. La vision est seulement pour l'instant fixé,
Elle se hâte vers son but et ne ment pas.
Si son accomplissement est lent² attendez-le,
Car pour venir il viendra et ne tardera point.
4. Voici :
Au dedans de lui dépérit son âme³,
Mais⁴, dans sa confiance, le juste vivra⁵.
5. Et encore⁶ :
MALHEUR AU SUPERBE ET AU REBELLE⁷,

sité (*id.*, Boehmer, *N. Kirchl. Zt.*, 1899, 726, Happel, 23), non plus que des autres corrections proposées. On peut se contenter avec Guthe, Kelly et Duhm de laisser tomber le ה interrogatif du début, omis par la Septante, puis le י dittographique devant המירה.

1. Le sens et la lecture même de מצור sont ici incertains, mais il faut lire un synonyme à משמרתי.

2. Littéralement : si elle est lente.

3. לא ישרה (Nowack, Smit, Marti). Je tiens avec Marti לא ישרה pour une glose de la leçon fautive עפלה, mais ne crois pas nécessaire de restituer comme font Wellhausen, Smit, Kelly, Betteridge, Nowack, Marti, un mot signifiant « le méchant ». Le sens est suffisamment précisé par le contexte général, plus encore par le contexte immédiat original, tel que nous aurons à le reconnaître, *infra*, p. 85 s. Eakin lit הנה רשע לא ינשע.

4. Littéralement : et.

5. Duhm laisse tomber ce vers, comme déplacé dans le contexte tel qu'il l'entend, et au milieu des allusions d'actualité qu'il y trouve.

6. Supprimés par Marti après Kautzsch (traduction p. 668), ces mots sont rédactionnels, mais ils font partie, à ce titre, du texte définitif. כי ne sert qu'à introduire un discours comme en 2³. C'est, pour le rédacteur, une seconde révélation coordonnée à la première et dépendant également de כתב (2³).

7. הוֹרֵן הַיָּנִי וּבִגְדֵי : Marti, réunissant les hypothèses de Wellhausen (168) et de Oort (361).

A L'ORGUEILLEUX TOUJOURS INQUIET ¹.
IL DILATE SON AME COMME L'ENFER,
COMME LA MORT IL EST INSATIABLE.

Il fait une raffe de toutes les nations,
Une razzia de tous les peuples.

6. Est-ce qu'eux tous ne vont pas
Enoncer contre lui une sentence,
Une satire voilée qui le vise,

Disant ² :

MALHEUR A QUI ACCUMULE CE QUI N'EST PAS A LUI ³,
ET QUI SE CHARGE D'UNE LOURDE DETTE,

7. CAR SOUDAIN SE DRESSERONT TES CRÉANCIERS
ET S'ÉVEILLERONT DES GENS QUI TE HARCÈLENT.

Et tu leur seras un butin.

8. PARCE QUE TU AS DÉPOUILLÉ DE NOMBREUX PEUPLES,
TOUT LE RESTE DES PEUPLES TE DÉPOUILLERA ; [TERRE
A CAUSE DU SANG DE L'HOMME ET DE LA VIOLENCE FAITE A LA
A LA VILLE ET A TOUS CEUX QUI Y DEMEURENT ⁴.

9. MALHEUR A QUI FAIT UN INJUSTE BUTIN ⁵,

1. Je garde le texte massorétique avec Peiser, Duhm, et interprète יִנָּהֵג, d'après LXX περάνη, au sens de : « atteindre son but ». L'ingénieuse correction de Wellhausen d'après le syriaque, à savoir יִרְנֶה « se rassasier », paraît satisfaire moins bien au parallélisme et empiéter plus délibérément sur l'idée du verset suivant. On obtient le même sens qu'en la traduction ci-dessus adoptée, si l'on préfère, avec Nowack (*Kl. Proph.* 261) la leçon de Krochmal יִנְהֶג.

2. Lire יִיאַמְרֶה (Wellhausen, Nowack (*Bib.*), Duhm). Marti et Nowack inclinent à considérer tout le texte depuis וַיֵּאמֶר jusqu'ici comme une surcharge. Duhm ne met 6a en tétrastique qu'au moyen d'une addition et d'une transposition, également réussies. On a préféré traduire, tel qu'il se présente, ce passage embarrassé.

3. « Jusqu'à quand » : glose (Wellhausen, Nowack, Marti); conservé par Duhm.

4. Marti traite comme une glose les cinq dernières lignes, Nowack (*Kl. Pr.*, 202) et Duhm les deux dernières seulement, qui reviennent en 17 b.

5. On obtient ce sens tout en laissant tomber רַע, superflu pour l'idée comme pour le mètre (Marti, Nowack (*Bib.*), Duhm). Avec les

. POUR SA MAISON,
POUR PLACER SON NID EN UN LIEU HAUT,
POUR ÉCHAPPER A LA MAIN DU MALHEUR,

10. TU AS DÉCRÉTÉ LA HONTE POUR TA MAISON,
ET TU AS COMPROMIS TON ÂME ¹,
11. CAR LA PIERRE DU MUR CRIERA,
ET LA POUTRE DE BOIS RÉPONDRA.
12. MALHEUR A QUI BATIT UNE VILLE AVEC DU SANG,
A QUI EN CONSTRUIT UNE AVEC L'INIQUITÉ,
13. CAR LES PEUPLES TRAVAILLENT POUR LE FEU,
ET LES NATIONS PEINENT EN VAIN ².
15. MALHEUR A QUI ABREUVE LES AUTRES ³ DE SA COLÈRE,
A QUI LES ENIVRE AU CALICE DE SA FUREUR ⁴,
POUR CONTEMPLER LEUR NUDITÉ ⁵.
16. BOIS, TOI AUSSI, ET TE METS A NU ⁶.

deux premiers, mais non le 3^e de ces critiques, je considère כְּבִיתוֹ comme la fin du second vers, peut-être à restituer : וְאִיֶּךְ חָמָס לָנִי. En cette hypothèse, une dissimilation progressive (c'est-à-dire s'exerçant d'arrière en avant), du phonème צ, trois fois répété, a pu aider à la corruption du début du second vers.

1. וְחָטְאָה נִי (Duhm). — « En fauchant des peuples nombreux » est une glose. Marti et Nowack l'admettent pour les deux derniers mots, mais restituent : קִצְוֹתֶי (קִצְיָרֶי) חָטְאָה לָנִי : « Du hast Schuld deiner Seele bestimmt. » — Raschi : « Tu pêches (tu perds en pêchant) ton âme. »

2. 13^a et 14, citation libre d'Is. 11⁹, proviennent d'une glose marginale : « Voici qui vient du Iahvé des armées : la terre sera remplie de la connaissance de la gloire de Iahvé, comme les eaux couvrent la mer. »

3. רַב־עָדָה pluriel. Cf. Kautzsch, *Gramm.*, p. 257, § 91 k.

4. Transposer אָנִי pour le mètre, lire des suffixes de 3^e personne, et ponctuer מִצָּחָה avec chute du הָ final, dittographie du הָ suivant (Marti, Nowack). Duhm ne modifie guère moins ce passage, dont il donne une interprétation toute matérielle.

5. C'est-à-dire leur honte.

6. La métaphore continue. Il paraît inutile de lire avec Wellhausen, Marti, Nowack הֶרְצֵל : « chancelle ». Le membre précédent : « Tu es rassasié d'opprobre au lieu de gloire », paraît être, non pas le 4^e stique du verset 16, rétabli ici par un correcteur (Marti, Nowack), mais une glose sur ce vers.

- À TOI VA REVENIR LA ¹ COUPE,
 ET L'OPPROBRE AU LIEU DE LA GLOIRE,
 17. CAR LA VIOLENCE FAITE AU LIBAN RETOMBERA SUR TOI,
 LA DESTRUCTION DES BÊTES SAUVAGES T'ACCABLERA ².
 19. Malheur à qui dit au bois : « Eveille-toi ! » ³
 « Lève-toi ! » à la pierre muette.
 C'est ⁴ œuvre d'or et d'argent.
 Cela n'a pas un souffle dans le corps ⁵.
 18. Que sert la statue taillée à qui la taille ⁶,
 L'œuvre du fondeur et l'oracle de mensonge,
 Pour que celui qui la fabrique ⁷ ait confiance en elle,
 Et fasse de muettes idoles ?
 20. Mais Iahvé est dans son temple saint.
 Silence devant lui, toute la terre !

*Prière d'Habacuc, le prophète,
 Sur les instruments à cordes ?⁸*

1. כֹּסֶסֶה (Duhm), littéralement *ta coupe*, comme *ta gloire*. — Malgré sa présence dans la Septante, « de la main d'Iahvé » est une glose qui déborde le vers. — *Ta coupe* : l'auteur veut dire que l'oppresseur souffrira de la violence après l'avoir exercée. C'est comme un vin mauvais dont il abreuve les autres : il faudra qu'il en boive lui-même.

2. Avec les versions anciennes lire יִהְיֶה (König, Kautzsch, *Gramm.*, p. 72, § 20 n, Stärk, 229, etc.). Suit dans le texte actuel : « A cause du sang de l'homme et de la violence faite à la terre, à la ville et à tous ceux qui y demeurent. » C'est une glose (Nowack, Marti, *contra* Duhm), écho de 8 b où je tiens ces vers pour authentiques.

3. La transposition de 18, 19 semble indiquée par la place que réclame la malédiction הָרִי. Elle est généralement admise.

4. L'idole.

5. J'adopte pour cette ligne la traduction de Renan, *H. du peuple d'Isr.*, III, 177.

6. Lire פָּסַל לְפָסֶלֶר מִן que glose le texte actuel d'après l'idée exprimée dans le distique suivant.

7. Lire une seule fois יַצְרָה au lieu de la dittographie massorétique.

8. Je lis נִגְיָנוֹת, au lieu de שְׁנִינֹת, avec la Septante, Nowack, Wellhausen, Condamin, Nestle, Marti, Buhl, Briggs, (Psalms I, p. LXXVII). Mais ce n'est pas avec certitude, car :

a) Cette lecture ne peut être considérée comme confirmée par le

2. *Iahvé, j'ai entendu ta voix.*

J'ai vu¹ ton œuvre, Iahvé.

Au milieu des années² réalise-la

. manifeste-toi³.

Dans la colère, rappelle-toi la miséricorde⁴.

3. *Dieu vient de Thémán,*

Et le saint des hauteurs de Pharan.

Séla.

Sa majesté couvre les cieux

Et la terre est remplie de sa gloire.

4. *Il a l'éclat de la lumière⁵,*

Des rayons s'échappent de lui.

Il se cache dans sa force⁶,

.

verset 19, si l'on y voit, avec Nestle (*Z. A. T. W.*, 1900, 169 s.), suivi par Betteridge (*Am. Jour. of Th.*, 1903, 659), le début d'un nouveau psaume, transcrit à cette place par erreur. Pareille méprise s'est produite plus d'une fois pour l'*Alleluia*;

b) La leçon שִׁירֵי יְהוָה est plus difficile et, d'ailleurs, à rapprocher de l'expression שִׁירֵי יְהוָה au premier verset du Ps. 7 (LXX: ψάλλος);

c) Nous connaissons trop mal les indications musicales en usage pour déclarer le texte inacceptable, et pourrions craindre de négliger arbitrairement, comme les traducteurs d'Égypte, des nuances dont l'appréciation exacte nous échappe (Duhm, 71).

— On remarquera dans la traduction de cet hymne, un certain nombre de vers sans parallèles. Il y en a trop pour que je me sois estimé en droit de les rejeter hors du texte. J'ai indiqué brièvement en note de quelles hypothèses ils sont l'objet.

1. Au lieu de יִרְאֵתִי « j'ai été effrayé », influencé par le verset 3¹⁶ et conservé par Wellhausen, Condamin, Smit, Peiser, Davidson, lire conformément au parallélisme et d'après la première leçon de la Septante κατενόησα (Nowack, Marti, Duhm, Cheyne, *J. Quart. R.*, octobre 1907, p. 23, n. 1).

2. C'est-à-dire bientôt.

3. תִּזְכֶּרֶךְ avec LXX, Peschitto, Nowack, Wellhausen, Smit, Smith, Marti, Duhm.

4. Un des trois derniers vers semble être une glose : soit le premier (Nowack, Marti), soit plutôt le troisième (Duhm). Il est isolé au point de vue du parallélisme.

5. Le texte n'est pas sûr. Lire וְנִגְהָו (LXX, Peschitto, — Oort, Nowack, Marti).

6. Lire וַשֵּׁם (LXX: ἔθετο). Belleli propose וַשֵּׁם מִחֲבֵרֵיךְ צִדְוֹ qu'il

5. *Devant sa face marche la peste,
Et la fièvre vient sur ses pas.*
6. *Il s'avance et fait vaciller la terre¹,
Il regarde et fait chanceler les peuples.*

*Les montagnes antiques sont écrasées,
Les collines éternelles s'abaissent,
Sentiers éternels pour lui².*

7. *Désolées sont les tentes de Coushan³,
Bouleversés, les camps de Madian.*

8. *Est-ce contre les fleuves que Iahvé est irrité ?
Ta colère est-elle dirigée contre les fleuves,
Et contre la mer, ton courroux⁴,
Pour que tu chevauches (dessus) avec tes coursiers
Avec ton char de victoire ?*

interprète και πῦρ (βάλλει) ἐν τοῦ κευθμῶνος τῆς δυνάμεως αὐτοῦ. Duhm traduit : « désignation (יָשׁ) de sa force ». Il voit dans ce membre l'explication d'un glossateur, qui trouvant à קרנים le sens de « cornes », désirait remédier à l'obscurité de cette expression. — Marti suppose que ce vers était suivi d'un stique parallèle disparu.

1. LXX : ἐσαλευθή. Lire *v.g.* יִמְצֵד ou peut-être יִכְדֵּר (Smit, Buhl, 360).

2. Nowack, Wellhausen, Davidson, Marti, Duhm tiennent ce membre pour secondaire. Il déborde le mètre. *Contra* Müller, Condamin.

3. Une glose s'est introduite dans le texte. Duhm la trouve dans les trois premiers mots, qu'il traduit : « Sous Héliopolis (אֵזֶן) je les ai vus » (les gens de Coushan). Le copiste aurait noté là un souvenir personnel. Plus plausible serait l'hypothèse de Marti et de Nowack, qui omettent les deux premiers mots et lisent le troisième : יִרְאוּ « ils ont eu peur », bon parallèle à יִכְדֵּדֶן. Toutefois l'introduction de la glose s'expliquerait plus facilement avec une autre conjecture, qu'on est loin de présenter, d'ailleurs, comme pleinement satisfaisante. On aurait lu d'abord : יַחַת אֵזֶן אֲדָלִי כוֹשָׁן : « Sous le malheur, les tentes de Coushan. » Cette ellipse aurait provoqué l'explication : « je vois ». — Le mot אֲרָץ constitue probablement une addition (Nowack, Marti). Wellhausen, Condamin, Smit et Davidson conservent, pour le verset 7, le texte massorétique en entier.

4. De ces trois premiers vers du verset 8, maintenus par Condamin, Smit, Davidson, — Duhm tient le premier pour postérieur, et Wellhausen, le dernier. Nowack et Marti suppriment la répétition : « est-ce contre les fleuves ? » et font un vocatif de « Iahvé », transposé auprès de : « ton courroux ».

9. *Ton arc paraît à nu*¹
 (?) *Rassasié des flèches de ta colère*². *Séla.*
Tu creuses la terre en torrents,
 10. *Les montagnes te voient, elles chancellent.*
*Les nuages versent la pluie à torrents*³,
L'Océan élève sa voix.
*Le soleil oublie d'apparaître*⁴,
 11. *La lune reste en sa demeure.*
*Devant l'éclat de tes traits, ils se retirent*⁵
Devant la splendeur fulgurante de ta lance.
 12. *Dans (ta) fureur tu parcoures la terre,*
Dans ta colère, tu écrases les peuples.
 13. *Tu viens pour le salut de ton peuple,*
*Pour sauver*⁶ *ton oint.*
Tu broies le faite de la maison de l'impie,
*Mettant le fondement à nu jusqu'au rocher*⁷.
 14. *Tu transperces avec tes*⁸ *traits la tête des chefs.* *Séla.*

1. Lire avec Marti עָרָה הָעֶרְבָה ou conserver le texte (Buhl, Smit, Davidson, Duhm).

2. Ce vers a dérouté tous les exégètes. La traduction présente n'est donc pas donnée pour sûre. Elle a, du moins, le double avantage d'assurer le parallélisme avec le vers précédent, sans réclamer de grandes modifications du texte. On lit שִׁבְעָה avec Grätz, Gunkel, Marti, אֶפְדָּה pour אֶמֶר avec Duhm (*vidz in loc.*, 86 s.).

3. On lit מִיָּם עֲבוּרָה, cf. Ps. 77¹⁷ (Nowack, suivi par Wellhausen, Marti, Duhm et, sauf l'ordre des mots, Peiser).

4. מִזְרְחָהּ נָשָׂא שֶׁמֶשׁ (Nowack. Généralement adopté). Sur יְרִידָה, cf. Kautzsch, *Gramm.*, 257, § 90 l).

5. Soleil et lune sont le sujet (Peiser, Marti).

6. Le verbe au lieu du substantif (LXX, Wellhausen, Nowack, Smit, Marti, Peiser, Duhm).

7. On conserve le texte massorétique avec Duhm, sauf pour le mot final, lu צִוֵּר d'après Oort, Cheyne (*Commentary on Psalms*, 396) et Marti. Il paraît difficile de garder avec Duhm (p. 93) le texte hébreu : « jusqu'au cou », en l'interprétant, — comme il fait, — d'un trou creusé par la foudre dans le fondement de la maison, trou qui aurait une hauteur d'homme.

8. Lire le suffixe de la seconde personne, à moins que הַמַּטְיִר ne soit une glose marginale d'un vers ainsi conçu : « tu transperces la tête

(?) Ils se précipitent pour me mettre en pièces.

(?) Ils jubilent comme s'ils allaient dévorer le pauvre en secret

15. *Tu lances tes chevaux sur la mer,
Sur la houle des grandes eaux¹.*

16. *J'entends, et mon corps frissonne,
A ce bruit mes lèvres tremblent,
L'angoisse me pénètre les os,
Et sous moi vacillent mes pas².*

*Je serai tranquille au jour de l'affliction,
Quand s'avancera le peuple qui m'attaque³*

17. *Quand le figuier ne portera pas de fruits⁴,
Et qu'il n'y aura pas de raisin aux ceps,
Que fera défaut la récolte de l'olivier,
Que les champs⁵ ne donneront pas de moisson,
Quand les brebis manqueront⁶ au bercail,
Et les bœufs dans les étables.*

des chefs ». Un copiste aurait expliqué avec quoi Dieu transperçait. — Il paraît difficile de suivre la version syriaque et de lire avec Condamin : « Tu brises (נִקְפֹּת) avec leurs sceptres la tête de ses chefs » Cette idée ne semble pas du tout suggérée par ce qui précède (Davidson) : on a lieu de croire qu'il s'agit plutôt des armes de Jahvé, dont il a déjà été fait mention (3⁹⁻¹¹). La suite est, il est vrai, des plus incertaines. Le texte a souffert et les restitutions de Marti ou de Duham n'inspirent pas une pleine confiance.

1. Il est difficile de tenir ce verset pour une pure glose de 3⁸ avec Marti et Nowack. 3¹⁶ paraît supposer 3¹⁵. Lire בְּהִמָּר וְהִדְבַּקְתָּ.

2. Lire avec Wellhausen, Marti, Nowack (Bib.) יִרְגֹּג אֲשֶׁרִי.

3. Supprimer le לֵב devant עַם et lire יִגְדֹּלְךָ (LXX : μὲν).

4. תִּפְרֶה d'après LXX, avec Wellhausen, Smit, Nowack, Marti, Duham...

5. וְשִׁיבָה s'accorderait mieux avec le verbe, en genre. L'absence d'accord en nombre demeurerait, à lui seul, explicable (Kautzsch, Gramm., p. 475 et 471, § 145 u et h). Belleli (p. 39) ne tient pas compte de cette distinction, quand il reproche à Papagiannopoulos ses réserves sur la syntaxe de cette proposition. Is., 16⁸, présente un cas tout analogue.

6. Peut-être נִגְזַר (Belleli, Wellhausen), le sens intransitif n'étant pas attesté.

18. *Moi, pourtant, en Iahvé j'exulterai,
Et je tressaillerai de joie en Dieu mon sauveur.*

19. Iahvé, le Seigneur, est ma force.
Il rend mes pieds rapides comme ceux des biches,
Il me fait marcher sur les hauteurs ¹.

*Au maître du chœur,
Sur les ² instruments à cordes.*

1. « Sur *mes* hauteurs », si cette leçon peut être conservée, signifierait sur mes hauteurs accoutumées, les hauteurs où je trouve la sécurité. Le suffixe de première personne est conservé par Wellhausen, Smit, Duhm. — Avec la LXX, la version syriaque et la vulgate, Kautzsch, Condamin, Nowack et Marti le laissent tomber.

2. Les commentateurs sont ici d'accord pour supprimer le suffixe de la première personne.

CHAPITRE II

POINT DE VUE UNITAIRE

(Le livre pris comme un tout.)

Sur la composition du petit livre prophétique dont la traduction précède, ont été émises les hypothèses les plus divergentes. On a tenu l'œuvre pour une, émanant d'un seul auteur. On l'a considérée comme multiple, recueil de fragments composés à des époques différentes et par des rédacteurs divers. Les dates données pour la composition de l'ensemble se sont échelonnées entre le règne d'Ezéchias, à la fin du viii^e siècle, et le temps de la conquête d'Alexandre, dans la dernière moitié du iv^e. Plusieurs parties du livre se sont vu attribuer au second siècle avant l'ère chrétienne. Happel a même placé à cette époque la rédaction d'ensemble.

Quelle paraît devoir être la première hypothèse, ou, pour parler plus exactement, le premier groupe d'hypothèses à considérer? Celles qui tiennent le livre d'Habacuc pour tel qu'il se présente : l'œuvre véritablement une d'un seul et même auteur prophétique. Cette solution, si elle était acceptable, serait assurément la plus simple.

Elle est, en tout cas, la plus ancienne. Elle a été la seule, durant deux mille ans. De même que Moïse était estimé l'auteur des cinq livres qui portent son nom, et David, le chanteur des Psaumes appelés davidiques, ainsi l'on attribuait au prophète Habacuc, sans hésitation, sans discussion, l'œuvre

dont le titre des premier et troisième chapitres lui rapportait, par deux fois, la paternité.

D'après cette vue, comment entendre la prophétie totale, et quelle unité y trouver? — Disons d'abord l'interprétation traditionnelle. Nous examinerons ensuite des explications plus compliquées et plus nouvelles, qu'on a fournies pour justifier l'unité de l'œuvre en question.

Le prophète se plaint à Dieu, dans les premiers versets (1²⁻⁴), de ce qu'il assiste à un spectacle d'injustice et de violence. Il s'étonne que Iahvé n'y ait pas mis ordre encore. Alors, disent les tenants du point de vue traditionnel, Dieu révèle au prophète qu'il enverra les Chaldéens pour châtier les oppresseurs (1⁵⁻¹⁰). Mais ceux-ci font de leur propre force leur Dieu; ils outrepassent la mission de simples justiciers qui leur avait été confiée (1¹¹). Le prophète élève de nouveau la voix contre ces tyrans, dont le joug pèse si lourd sur le peuple d'Israël et sur les autres nations. Comment la justice divine peut-elle souffrir un pareil désordre (1¹²⁻²¹)? Dieu répond que la prospérité de l'impie n'est point solide, et qu'au contraire le juste est assuré de vivre, s'il demeure confiant (2³). Au reste, l'oppresseur provoque fatalement à la coalition, aux représailles, les peuples qu'il a conquis et humiliés. Il a beau se confier en ses idoles, ce sont des dieux morts et muets (2³⁻¹⁹). La « prière » d'Habacuc (ch. III), préparée par la transition du verset (2²⁰), exprime l'angoisse et la joie mêlées, du prophète, à la vue de la délivrance que Dieu prépare à son peuple. Elle est décrite sous la forme d'une théophanie.

Le prophète est donc supposé avoir obtenu cette révélation multiple : les Chaldéens châtieront les oppresseurs actuels (quelle que soit au juste leur nature), pour devenir oppresseurs à leur tour et, à leur tour, être châtiés par la toute-puissante justice de Dieu.

Examinons tout de suite la solidité des fondements sur lesquels repose cette opinion deux fois millénaire? Sans doute, les raisons pour lesquelles un certain nombre d'exégètes récents ou contemporains ont tenu l'unité d'Habacuc,

sont absolument différentes. Mais ils n'ont fait que défendre, à leur manière, une position qui impose par sa solennelle ancienneté.

Or, en tant que traditionnelle, l'unité d'Habacuc s'appuie sur les trois postulats suivants : 1° Le titre garantit l'auteur ; 2° l'unité actuelle du livre prouve l'unité de sa composition et son homogénéité primitive ; 3° les prophètes reçoivent des révélations strictement surnaturelles.

La première de ces propositions n'est plus même à discuter aujourd'hui. La critique sait le compte qu'elle doit tenir des inscriptions mises en tête de la plupart des livres bibliques. La pseudépigraphie était un procédé courant dans la littérature hébraïque, comme, au reste, dans la littérature chrétienne des premiers siècles. Nul ne tient un code pour mosaïque, un psaume pour davidique, un évangile pour matthéen, par la seule et unique raison qu'ils ont été, depuis tant de siècles, placés sous les noms de Moïse, de David ou de Matthieu.

Il en va de même de la seconde hypothèse et, pas plus que le nom de Daniel ne révèle le véritable auteur de ce livre, pas plus l'unité actuelle d'Isaïe ou de Jérémie ne donne le change à la critique sur la pluralité des auteurs que recouvrent ces noms uniques.

Quant à la troisième hypothèse, qu'il soit permis de présenter deux observations, du simple point de vue de la méthode à suivre en ces genres de recherches et sans nulle prétention d'aborder le domaine des spéculations métaphysiques. En premier lieu, la supposition d'une interférence proprement dite du surnaturel dans l'histoire, par le fait même qu'elle est superflue et impossible à constater, ne saurait être alléguée quand il s'agit d'étude scientifique. Elle serait impossible à contrôler, précisément parce qu'elle se meut dans la sphère des considérations métaphysiques, qui dépassent toute observation positive des phénomènes, et toute inférence positive qu'on en peut tirer. Elle serait superflue, parce que les faits ou les données à expliquer comportent une infinité de solutions rationnelles et positives, — ne sût-on

laquelle préciser, — et rendent donc contraire à toute saine méthode, — lorsqu'il s'agit de science, — le recours à une explication qui n'en serait pas une, à une fuite désespérée dans le domaine du transcendant.

En second lieu, dans le cas spécial des prophéties dites de l'Ancien Testament, l'hypothèse que nous éliminons ici ajoute, à l'inconvénient de se trouver incontrôlable, si elle était vraie, celui d'être, en réalité, positivement controuvée. On se rappelle avec quelle maîtrise A. Kuenen, pour ne citer que lui, l'a depuis longtemps démontré ¹. Il en irait de même, au reste, des prophéties du Nouveau Testament, et spécialement des annonces solennelles de la Parousie prochaine, faites par Jésus lui-même ², puis par Paul ³, entre autres, au nom de Jésus.

On excusera ces explications d'un caractère général. Elles ont semblé nécessaires pour la clarté et la probité des discussions suivantes. Le lecteur sait sur quel terrain nous pourrions nous placer, et pourquoi nous ne le quitterons pas. Ce sera le terrain des faits explicables, seule matière d'étude scientifique.

Chacun voit combien sont peu solides les fondements de l'opinion traditionnelle sur l'unité de composition du livre d'Habacuc. Mais cette unité ne laisse pas que d'être admise par des savants qui ne s'appuient point sur de telles considérations. D'autre part, on n'a garde de l'oublier, la critique littéraire, qui ne connaît pas des prophéties strictement dites, doit compter avec des prévisions ou des prédictions, qui se trouvent réalisées parfois de la manière la plus curieuse. Blass l'a bien mis en lumière dans sa « *Philology of the Gospels* ⁴ ». Savonarole ne prédit-il pas, en 1496, la prise de Rome qui arriva en 1527? Il entre dans d'étonnants détails et déclare, par exemple, que la dévastation s'étendra même

1. *The Prophets and Prophecy*, trad. anglaise, 1877, Londres.

2. Notamment Marc 9¹ et parallèles.

3. 1 Thessalon. 4¹⁵⁻¹⁸.

4. London, 1898, ch. IV. Cf. aussi un article du même auteur dans la *Neue Kirchliche Zeitschrift*, 1896, p. 964 ss.

aux églises, transformées en écuries. Quand Savonarole parlait ainsi, il n'y avait pas encore de Luthériens. Leurs chevaux piaffaient et hennissaient dans Saint-Pierre, trente et un ans plus tard, comme des témoins oculaires l'ont rapporté. On ne saurait donc éliminer *a priori* la possibilité des prévisions justes, ou simplement des prédictions bizarrement réalisées. S'il ne faut pas faire du prophète plus qu'un homme, il n'y a pas de raison pour en faire moins qu'un homme et lui ôter le droit d'émettre, à ses risques et périls, des pronostics sur l'avenir.

A supposer que l'œuvre d'Habacuc pût être considérée comme un tout d'une seule venue, il la faudrait pouvoir dater. C'est où échouent toutes les hypothèses.

BETTERIDGE¹ la fait remonter jusqu'au règne d'Ezéchias, en 701, au temps de l'invasion de Sennachérib. Il part de ce qu'il croit pouvoir appeler la « brillante découverte » de Budde. Les coupables visés par la prophétie ne peuvent être que les Assyriens. Betteridge arrive à cette conclusion par voie d'élimination. Il ne peut admettre que les oppresseurs soient une partie du peuple, parce que leur tyrannie n'est pas confinée à Juda, mais s'exerce sur d'autres nations (1⁴¹⁻⁴⁵, 2^{3,6,14}). Ce ne sont pas les Chaldéens, désignés, au contraire, comme les vengeurs suscités par Dieu pour faire justice aux opprimés. La description passionnée des violences commises ne peut être rapportée à la domination égyptienne. Restent donc les Assyriens. Mais leur autorité ne pesait plus lourdement sur Juda dès la seconde moitié du règne de Josias. Force est de remonter plus haut. On ne peut s'arrêter à l'époque de Manassé, car les abominations idolâtriques d'alors eussent empêché le prophète de donner au peuple le nom de juste, comme il le fait (1⁴). En outre, les Chaldéens n'ont joué qu'un rôle tout subordonné dans la révolte de Shâmash-shum-ukin contre la suzeraineté d'Assurbanipal vers 632. En 701, au contraire, il était naturel que la Judée, en proie aux horreurs d'une invasion assyrienne, tournât les yeux

1. *Amer. Journ. of Theol.*, 1903, 647-661. — Il est suivi par E. G. Hirsch, *Jew. Encyc.*, VI, p. 117.

vers les Chaldéens. Jamais ils n'avaient joué un rôle aussi important. Le capitaine chaldéen Merodach Baladan, après avoir tenu tête près de dix ans à l'autorité de Sargon, ne s'était-il pas révolté à nouveau contre Sennachérib, dès l'ascension de ce prince au trône ?

Toutefois, pourra-t-on objecter à cette hypothèse, quand Sennachérib se tourna contre la Judée, il venait précisément de soumettre Merodach Baladan. Ce n'était pas le moment de se représenter les Chaldéens comme un peuple de conquérants rapides, qui s'avance à travers les espaces de la terre, se jouant des villes et triomphant des rois.

Au reste, à prendre la prophétie comme un tout, et c'est la supposition de Betteridge, il faudrait reconnaître que non seulement 7³⁻⁴⁰ mais encore les versets 1¹⁴ ss. et tout le chapitre II s'appliquent aux Chaldéens. N'est-il pas souverainement étrange qu'après les avoir appelés comme vengeurs, Habacuc prévoie de si loin qu'ils seront oppresseurs à leur tour, et, à leur tour, succomberont sous la malédiction des peuples et le jugement de Dieu ?

Enfin, les Assyriens ne sont pas une seule fois nommés, ce qu'on aurait peine à expliquer si toute la prophétie portait sur eux. Quant aux raisons particulières que Budde a cru pouvoir donner de son interprétation assyrienne, nous aurons à les examiner en discutant sa théorie. Qu'il suffise d'ajouter ici, en réponse à Betteridge, que l'élimination préliminaire sur laquelle il s'appuie pour conclure aux Assyriens, n'a rien de véritablement décisif. En effet, si l'on prend la prophétie pour un tout, « l'injuste » des versets 1¹³⁻¹⁴ ne peut être identifié à celui des versets 1²⁻⁴. Par suite, rien ne s'oppose plus à ce qu'on considère l'oppresseur, en 1²⁻⁴, comme désignant une partie du peuple juif. La teneur du passage s'en accommoderait mieux que de toute autre supposition.

Placera-t-on la composition du livre d'Habacuc sous Manassé, avec Haevernich, Keil, Küpper, Delitzsch¹, Baumgartner, ou sous Josias, comme Delitzsch l'estimait d'abord² ?

1. Dans ses *Messianische Weissagungen*², 1899, p. 136.

2. *Der Prophet Hab.*, Leipz., 1843.

Cela paraît bien impossible. Avant la chute de Ninive, vers 606, ou plutôt avant la bataille de Carchémisch (604), on ne pouvait prévoir en Judée l'invasion des Chaldéens, encore moins, parler d'eux dans les termes de la fin du ch. 1 (1¹⁴⁻¹⁵). A plus forte raison ne pouvait-on se les représenter, à la fois, comme les libérateurs du lendemain (1³⁻¹⁰), les oppresseurs du surlendemain (1^{11 ss.}) et, ultérieurement, les victimes de leur insatiable ambition (2).

Parmi les commentateurs déjà anciens, Knobel, Theiner, Hitzig, Baumlein, de Wette, Bleek, Stähelin, Carrière ¹ situent la prophétie, prise globalement, aux environs de 604. Ils satisfont de la sorte aux exigences d'un passage : 1³⁻¹¹. Alors, en effet, les Chaldéens se révélaient comme de terribles conquérants, desquels on pouvait tout attendre. Babylone était tombée dans leurs mains vingt ans plus tôt. Ninive venait de succomber sous leur effort, combiné à celui des Mèdes. Et voilà que les Égyptiens mêmes, envahisseurs et pratiquement maîtres de la Syrie, se voyaient défaits à leur tour. La Judée pouvait compter que la grande marée montante de la domination chaldéenne l'allait submerger bientôt. Mais, à cette date de 604, il est moins facile de supposer chez le prophète l'expérience des ravages exercés par les envahisseurs et l'annonce de leur chute.

Oort ² reconnaît que la venue des Chaldéens n'est pas suffisamment présentée, en 1³⁻¹¹, comme un châtiment pour les oppresseurs dont il est question en 1²⁻⁴. Il pense que la prophétie envisage successivement, et parfois même simultanément, la chute des despotes du dedans et des tyrans du dehors. L'unité de la pensée reposerait en ce rapprochement des Juifs iniques et des Chaldéens, dans de communes malédictions.

Oort essaie de répondre ainsi à l'argument qu'on tire, contre l'unité de la prophétie, des multiples objets et des diverses ruines qu'elle paraît viser. Mais il continue de reconnaître que la prédiction de la chute des Chaldéens a sa part dans le

1. Carrière, *Etud. histor.*, p. 16.

2. *Theol. Tijdschr.*, XXV, 1891, p. 357-367.

passage 2⁹⁻²⁰, rapporté cependant, comme le tout de la prophétie, aux dernières années de Joachim. Sa théorie n'échappe donc pas à la critique faite plus haut.

En outre, Oort semble bien avoir raison de trouver qu'au verset 13 du ch. 1, il s'agit de nouveau des Juifs, comme en 1²⁻⁴. Mais cette conception n'est pas acceptable dans son hypothèse, d'après laquelle la prophétie a formé, dès l'origine, une véritable unité. Il écrit ¹ : « le lien entre le verset 12 et le verset 13 est, ce me semble, celui-ci : tu as destiné au jugement les Chaldéens, en apparence invincibles ; ainsi (Dieu) fera-t-il aussi avec vous, tyrans ». C'est là un commentaire qui simplifie beaucoup l'obscur complexité du texte. Encore l'exégète reconnaît-il lui-même combien reste violente cette saute de pensée. Il en appelle, pour la justifier, au passage non moins brusque de 1²⁻⁴ à 1⁵... Mais ce n'est pas là prouver l'unité d'Habacuc. A ces indices multiples se révélerait plutôt l'hétérogénéité des morceaux.

En dépit de la portée qu'il attribue au verset 13 et croit pouvoir donner encore au verset 14, Oort reconnaît que, dès le verset 15, la pensée revient de l'oppression intérieure à l'oppression extérieure, aux Chaldéens. Il concède que la transition entre 1¹³⁻¹⁴ et 1¹⁵ n'est pas plus indiquée qu'entre 1²⁻⁴ et 1⁵. Il admet que des Juifs orgueilleux sont visés en 2¹⁻³ ^a, tandis que, dès la fin de la phrase, il s'agit d'un peuple étranger. Les deux versets suivants, librement développés ensuite (2⁹⁻²⁰), sont censés concerner à la fois la double catégorie d'opresseurs.

Si peu contrainte que soit l'allure des prophètes, il faut avouer que le fil de leur pensée, tel que Oort nous le donne à suivre, est par trop enchevêtré. Il y a tout lieu de croire que ce fil n'est pas unique, ni la pensée d'une seule venue, mais qu'on est plutôt en présence d'un véritable écheveau d'idées, où s'emmêlent, comme des fils divers, des rédactions multiples.

Nous avons vu qu'on ne peut guère dater d'avant la bataille

1. Je traduis.

de Carchémisch l'annonce de la venue des Chaldéens. Mais cette constatation n'a de valeur que dans l'hypothèse où le prophète écrit à Jérusalem, ou, du moins, en Judée. Les Chaldéens se sont rendus menaçants, ailleurs, à une date plus reculée. Ninive, par exemple, les a connus et redoutés un grand quart de siècle plus tôt. Or parmi les hypothèses les plus curieuses qui aient été faites sur la composition du livre d'Habacuc, il en est une, celle de PEISER¹, d'après laquelle Ninive serait précisément le lieu d'origine de notre prophétie. Voici les considérations sur lesquelles repose la conviction du savant assyriologue.

La leçon לעם מגורי est inacceptable, à la fin du verset 3¹⁶ qui termine le morceau, la suite n'étant, on le sait, qu'une addition postérieure. Au texte massorétique il faut préférer la variante indiquée par la Septante : εις λαὸν παροικίας μου, qui suggère la lecture לעם מגורי : « pour le peuple chez lequel je demeure ». Le prophète n'est pas en Judée. La ville où il se trouve va être attaquée par les Chaldéens (1⁶). C'est Ninive. Habacuc est, aussi bien, un pseudonyme assyrien. Celui qui le porte se désigne lui-même sous le nom de l'Oint d'Iahvé (3¹³). Il faut reconnaître en lui un prince juif, qui puisse aspirer au trône. On a donc lieu de penser à l'époque de la mort de Josias, vers 609. La même date est confirmée par une autre indication : un prince de la maison de l'impie a été frappé par Dieu (3¹³). Il s'agit du scythe Madyas, petit-fils, par sa mère, d'Asarraddon. Il fut tué en voulant faire lever aux Mèdes le siège de Ninive. Le prophète doit être lui-même, puisqu'il se dit oint de Iahvé, fils ou petit-fils de Manassé. Il est le juste, entouré d'impies qui font violence à son droit (1¹). Élevé à Ninive comme otage, il connaît la littérature cunéiforme et semble s'être intéressé vivement à la bibliothèque d'Assurbanipal. C'est ce qu'on peut déduire² de la teneur des versets 1¹⁴ 2²⁻⁵ ss. 9-14.

On ne peut qu'admirer l'ingéniosité de cette reconstruction, égale à celle que le même auteur a déployée pour restituer,

1. *Der Prophet Hab.*, p. 10 ss.

2. P. 4-10.

par delà les errements de la Septante et de la Massore, le texte primitif du livre. Le point de départ de toute cette hypothèse est l'adoption de la variante grecque: *παροικίας μου*, en 3¹⁶. Elle ne s'imposait pas. Il eût suffi de substituer au *י* final de *יגדרני* un suffixe de première personne, pour obtenir un sens acceptable. C'est ce qu'ont fait Nowack et Marti. « Quand s'avancera le peuple qui m'attaque », est en meilleur parallélisme avec le « jour de l'affliction », au stique précédent, que la traduction de Peiser. C'est bien du point de vue du prophète qu'est employé ce terme de *צרה*, comme le confirme le contexte sinon des versets suivants, suspects d'être postérieurs, au moins du verset précédent.

Quant à l'expression : « ton oint » (3¹³), rien ne prouve qu'elle ne désigne pas toute la nation juive, en parallèle au mot « ton peuple »¹. Encore moins a-t-on le droit de supposer que c'est le poète qui se désigne personnellement sous ce nom, et se donne ainsi à connaître pour un descendant des rois. L'inférence tirée des mots : « tête de la maison de l'impie » (3¹³), ne paraît pas plus légitime. Le parallélisme du membre suivant invite à traduire *ראש* par « faite », plutôt que par « prince » :

Tu broies le faite de la maison de l'impie,
Mettant le fondement à nu jusqu'au rocher.

Il est vrai que la seconde partie de ce distique a, dans le texte de Peiser², complètement disparu.

On ne voit pas qu'on ait le droit, davantage, de rapporter personnellement à l'auteur le terme de « juste », et les plaintes des premiers versets (1²⁻⁴). Ils dépeignent un état de choses bien plus général. Il suffit de les lire sans prévention pour être édifié là-dessus.

De ce que le nom d'Habacuc est assyrien, il ne s'ensuit

1. Cf. *The reference to the 'King' in the Psalter*, G. Buchanan Gray, *Jew. Quart. Rev.*, London, VII, 1894-95, p. 658-686 ; H. Weinel : *נרשע und seine Derivate*, *Zeitsch. f. alt. Wiss.*, 1898, p. 1-82, spéc. 72 ; Loeb, *Littér. des pauvres dans la Bible*, p. 258.

2. P. 20.

évidemment pas que l'hypothèse de Peiser se trouve justifiée. Tout ce qu'on peut dire avec vraisemblance, c'est que ce nom n'est pas antérieur à l'époque de la captivité. Mais l'identité d'Habacuc avec l'auteur de tout le livre demeure une question ouverte. Il a pu y avoir d'autres Juifs qu'un descendant de Manassé, à prendre pour pseudonyme un nom pareil ou à le porter plutôt réellement, et la date de la prophétie n'en saurait être précisée, non plus que déterminé le lieu de sa composition.

Les ressemblances signalées entre les prophéties d'Habacuc et les textes cunéiformes ¹ n'ont rien que de très lointain. On peut parler de poissons, de tablettes à écrire, de péché qui retombe sur les pécheurs, sans connaître la bibliothèque d'Assurbanipal. Un dialogue d'animaux et de choses inanimées peut être dans les habitudes littéraires assyriennes, sans que ce procédé oratoire soit interdit aux prophètes juifs. Le verset 2¹¹ d'Habacuc n'a pas besoin de s'appuyer sur une interpellation cunéiforme adressée à la poutre et au mur :

Poutre, poutre, mur, mur :

Poutre, écoute, mur, comprends.

Il n'est pas nécessaire d'être assyriologue pour estimer que le rapprochement n'est pas des plus saisissants, entre Habacuc 1⁵ et Proverbes 1¹², Hab. 1⁹ et Prov. 1⁴⁹. L'emploi d'une ou deux expressions analogues, dans des contextes et des sens tout différents, constituerait-il une présomption suffisante que l'un et l'autre passage s'inspirent de sources assyriennes communes ?

Un mot encore contre l'hypothèse unitaire qui est ici préconisée. Si les Assyriens sont visés en 1²⁻⁴, on a peine à croire qu'il s'agisse également d'eux en 1^{13 ss} et au chapitre II. Ces passages devraient s'appliquer, d'après la rédaction actuelle du texte, aux conquérants décrits en 1³⁻¹⁴.

L'hypothèse de Peiser reste originale, intéressante, érudite. Elle est fort loin de sembler prouvée, ou simplement d'être probable.

1. *Op. cit.*, p. 4-10.

Si l'on reporte la composition de tout le livre d'Habacuc au temps de l'exil, on arrive à expliquer l'annonce de la chute des Chaldéens. Encore ne faut-il pas dater la prophétie d'avant le milieu du vi^e siècle, puisque Babylone ne pouvait être considérée comme vraiment menacée, avant que Cyrus, devenu maître de la Médie (550), étendît ses conquêtes en Cappadoce et en Lydie (546). Mais comment rapporter à l'époque de la captivité de Babylone le ch. iii, qui suppose la libre exécution d'un chant lyrique, accompagné d'instruments à cordes, dans un temple encore debout, ou plus probablement restauré? Le chapitre i^{er} ne s'accommode pas mieux d'une date exilique. C'est de l'invasion des Chaldéens qu'il s'agit ici, non de leur chute, et la vivacité du ton s'accorde assez mal avec l'hypothèse que toute cette description de leur arrivée triomphante n'aurait plus qu'un intérêt principalement rétrospectif, ne serait qu'une mise en scène, une préparation oratoire, cherchée, lointaine, au morceau du chapitre ii.

Dans l'hypothèse de l'unité réelle d'Habacuc, il faudrait même aller plus loin, et si l'on date l'ensemble du temps de la captivité, on devrait supposer que le prophète donne un double prélude à ses prédictions contre les Chaldéens : non seulement le tableau de leur invasion, supposée encore à venir (1⁵⁻¹¹), mais par delà, (1²⁻⁴), le tableau de l'état d'oppression d'Israël¹, que les Chaldéens viennent venger. Rejeter violemment le lecteur de soixante années en arrière, le remettre — à supposer qu'il s'y puisse prêter, — dans une disposition d'esprit depuis longtemps abandonnée et telle que, se livrant à un jeu de dilettante, il soit censé d'abord attendre les Chaldéens et les saluer comme des libérateurs, ce serait une singulière façon de préparer les anathèmes dont ce peuple va devenir l'objet, une curieuse manière, pour le prophète, de traiter un sujet d'actualité et de guider à leur but les attentions, les émotions des Juifs, ses contemporains.

Ce sont inconvénients que n'évitent pas ceux qui placent à

1. Que cette oppression vienne de l'intérieur ou de l'extérieur, cela importe peu pour l'instant.

l'époque exilique la prophétie d'Habacuc, considérée comme formant un tout d'une seule venue. LAUTERBURG¹ n'y pouvait, plus que d'autres, échapper.

Pour se soustraire aux conclusions que semblent dicter les indications musicales jointes au psaume du ch. III, et spécialement à la mention du maître de chœur (3⁴⁹), il en modifie la lecture². Il suppose לְמַר נִצֵּחַ et rejoint ainsi la variante de la Septante : τοῦ νικῆσαι. L'expression obtenue a peu de naturel : pour vaincre, c'est-à-dire pour se livrer à la jubilation, « *triumphiren, jubiliren* », sur mes instruments à cordes. Encore faut-il supposer à נִצֵּחַ une valeur qui n'est pas attestée en hébreu, et recourir, avec לְמַר, à une forme si exceptionnelle qu'on ne la lit qu'en Job, deux fois³. Mieux vaut garder la leçon traditionnelle, fort bien attestée et confirmée, dans le contexte, par les autres annotations musicales du morceau. Sans doute Lauterburg a droit de remarquer que l'indication contenue dans la leçon massorétique⁴ irait mieux au début du chapitre qu'à la fin. Mais si l'on en infère, avec Nestle⁵, qu'elle se lisait primitivement au début d'un psaume qui suivait celui-ci, il n'y a rien là que de nature à confirmer l'origine spéciale du chapitre, et son caractère de lyrisme choral, destiné au service du temple.

Lauterburg a bien senti que l'annonce des Chaldéens en 1⁵⁰ ne pouvait se concilier, dans son hypothèse unitaire, et d'après la date exilique qu'il assigne à l'ensemble du livre, avec la prédiction de la chute des Chaldéens, contenue au ch. II. Mais le remède qu'il propose est radical. Il consiste⁶ à ne plus lire le nom de ce peuple en 1⁶. C'est l'invasion libératrice des Perses qui est censée décrite en ce passage⁷. Les Chaldéens sont les oppresseurs⁸ que les Perses viennent châtier.

1. *Meili's Theol. Zeitsch. aus der Schweiz*, 1896, p. 74-102.

2. *Ib.*, 99 ss.

3. *Job*, 27¹⁴, 20²¹.

4. « Au maître du chœur ».

5. *Das Lied Habakkuks und der Psalter*, *Zeitsch. für altt. Wiss.*, 1900, p. 167 ss.

6. Lauterburg, *op. cit.*, p. 83 ss.

7. 1⁶⁻¹¹.

8. 1²⁻⁴.

Ne nous arrêtons pas encore à discuter l'opinion d'après laquelle les expressions de 1²⁻¹ ne suffiraient pas à indiquer qu'il s'agit d'une oppression intérieure au peuple juif, exercée de classe à classe, et non point de peuple à peuple.

Pour supprimer la lecture du nom des Chaldéens en 1⁶, on en appelle à la Septante qui mentionne pourtant ce nom, elle aussi : seulement, sa phrase serait ambiguë. Qu'on en juge plutôt d'après cette leçon citée par Lauterburg : ἰδοὺ ἐξεγείρω ἐφ' ὑμᾶς τοὺς Χαλδαίους τοὺς μαχητὰς τὸ ἔθνος τὸ πικρὸν καὶ τὸ ταχυνὸν κ. τ. λ. : « Voici que je suscite contre vous les Chaldéens, les belliqueux, le peuple rude et rapide, etc. ». Lauterburg se demande si, dans le texte ainsi transmis, l'on ne pourrait pas prendre « les Chaldéens » pour une apposition du mot « vous », plutôt que de traiter les trois substantifs comme accolés les uns aux autres. De ce seul fait, les Chaldéens ne seraient plus considérés comme les vengeurs, que l'on annonce, mais comme les coupables, qu'on menace. Le mot « belliqueux » se trouve entraîné, lui aussi, du côté des Chaldéens et l'on imagine comme leçon primitive ¹ :

כִּי הִנְנִי מִקִּים אֱלִיכֶם שָׂרִים וְגו'

שָׂרִים aurait été traduit μαχητάς à raison de son affinité avec שָׂרָה, lutter, et כְּשָׂרִים serait né du texte original par confusion de מ et de כ, de ר et de ד. La mention simultanée des « Chaldéens » et des « belliqueux », viendrait, dans la Septante, du texte primitif glosé d'après le texte hébreu altéré.

Mais, si fragile que soit, par lui même, cet échafaudage de conjectures, en ce qui concerne particulièrement la supposition d'un שָׂרִים pris pour « belliqueux ² », il a de plus l'inconvénient d'être élevé sur une base des moins résistantes. Lauterburg cite la leçon grecque qu'il adopte, « d'après des témoins prépondérants ³ ». Il s'agit, en réalité, d'une variante du manuscrit A. Elle contient une double glose : « sur vous » et « les belliqueux. » Voici le texte de la Septante, tel que le

1. *Op. cit.*, p. 84.

2. *Cf. Duhm, Hab.*, 22.

3. *Op. cit.*, 84.

Vaticanus l'atteste : ἡ...ἐξέγειρω τοὺς Χαλδαίους, τὸ ἔθνος... On remarquera d'ailleurs que toutes les traductions conservent la mention expresse des Chaldéens. Lauterburg ne peut donc se flatter de les avoir bannis du texte. Il n'a pas mieux réussi à les transformer en victimes du peuple envahisseur, puisqu'il aurait fallu pour cela : 1^o admettre une coupe extrêmement peu vraisemblable de la leçon du *ms.* grec A ; 2^o supposer, en outre, comme base à cette variante, un texte hébreu tout différent de celui que nous pouvons garder.

L'hypothèse si peu satisfaisante, d'après laquelle les Perses seraient visés en 1³⁻¹⁴ comme le peuple conquérant, ne saurait être appuyée de cette considération que la rapidité de la cavalerie est un trait qui leur convient. Budde ¹ estime qu'il va fort bien aux Assyriens, et Duhm ² aux Grecs d'Alexandre. Il a pu être emprunté aux Scythes. On le trouve en Jérémie, 4¹³. Dans une description d'invasion, ce n'est, en somme, qu'un lieu commun. Pour l'imagination populaire, comme pour celle des prophètes, c'est par définition que l'envahisseur, le conquérant est foudroyant de rapidité. Les comparaisons du léopard et de l'aigle ne servent qu'à rendre cette idée plus sensible. Lauterburg a tort d'y voir une désignation qui convienne spécialement aux Perses. A supposer qu'on soit en droit d'appliquer à leur empire l'image du léopard ailé de Daniel ³, il s'en faudrait qu'on en pût tirer quoi que ce fût pour le sens de notre passage. Ni le léopard, ni l'aigle ne sont le symbole particulier de la puissance perse. On retrouve la comparaison des aigles dans le passage de Jérémie précédemment cité ⁴, et, dans l'Apocalypse ⁵, c'est Rome que figure le léopard.

Il est inutile de s'attarder à un rapprochement entre ce

1. *Enc. Bib.*, II, col. 1923.

2. *Op. cit.*, p. 4.

3. *Dan.*, 7⁶. G. Behrmann ne croit pas qu'il y ait lieu d'établir un rapport spécial entre le troisième animal de cette vision de Daniel, (le léopard ailé), non plus que le second (l'ours), et un royaume ou un souverain déterminé (*Handkommentar* de Nowack, Daniel, p. 45, Göttingen, 1894).

4. *Jer.*, 4¹³.

5. *Apoc.*, 13².

passage de 1^r : « C'est de lui-même que procède son droit », et d'autre part, Cyrus, ouvrier de sa grandeur, désigné seulement après ses conquêtes lydiennes sous le nom de roi de Perse, en état de dire enfin, comme le premier roi de Prusse : *Ex me mea nata corona*¹.

S'agit-il, conséquemment avec la position adoptée, de voir les Perses encore dans les orgueilleux du verset 11, idolâtres de leur propre force ? Lauterburg s'y refuse. Considérés comme vengeurs, sous le rapport tout extérieur de leur mission, ils ne sauraient être envisagés, en même temps, du point de vue moral de leurs dispositions intimes. Juste scrupule, mais difficile à concilier avec l'hypothèse unitaire et l'état du texte actuel. Aussi Lauterburg, qui ne voudrait pas toucher à l'unité de composition du livre, opère-t-il, pour la maintenir, une seconde modification du texte, à peu près aussi radicale que celle qu'il avait préconisée cinq versets plus haut. Il lira donc, au verset 11, ingénieusement² :

אִי חֲכָה רוּחַ יְרֵבִיעַר אֲשֶׁר מִזִּבְחֵהּ לְאֱלֹהֵי

« Alors, traduit-il, il change ses dispositions, c'est-à-dire, les pensées guerrières font place à des pensées pieuses, ou : alors son cœur s'élève, — et il allume du feu, sacrifiant à son Dieu. »

Au lieu de l'orgueil impie que la Massore attribuait aux envahisseurs, nous sommes invités à trouver en eux des modèles de reconnaissance et de religion. Leur gratitude se trompait seulement d'adresse. C'est le dieu des Juifs qui leur avait donné la victoire. D'où la pensée exprimée au verset suivant, et l'insistance sur le pronom de la seconde personne qui sert à désigner Iahvé³. — La correction proposée en 1¹¹ fût-elle d'une moindre audace, il resterait extrêmement étrange qu'un prophète félicite les Perses de sacrifier à leur Dieu. La suite des idées n'est ni naturelle, ni facile à tirer du texte même ainsi remanié.

1. *Op. cit.*, 85 ss.

2. *Ib.*, 87 ss.

3. אֱתֵרָה (1¹²).

N'imaginons pas que les maux dont va se plaindre le prophète, (1¹³⁻¹⁷), sont causés par les conquérants nouveaux. Lauterburg estime qu'il n'en est rien : il s'agit toujours de l'oppression chaldéenne, comme si les libérateurs Perses étaient non venus¹. Au début du chapitre II, Habacuc va monter à son poste d'observation, et réclamer de Dieu une réponse à sa plainte. Ce n'est pas qu'il ne la connaisse. Elle a déjà, d'après le même exégète, été reproduite en 1⁵⁻¹⁴, et c'est à cette vision encore irréalisée que se référerait la déclaration divine en 2³.

Ni cette reprise de la promesse libératrice (1⁵⁻¹⁴ 2³), ni la reprise de la plainte du prophète (1²⁻⁴ 1¹³ 2²), ne tendent à nous donner cette impression de « développement vivant et conséquent » qui, grâce à la conception unitaire du livre et au rôle attribué aux Perses, ne devait faire défaut, pensait l'auteur, en aucun endroit de la prophétie².

Tout récemment, l'hypothèse unitaire a été présentée par Bernhard DUBM³ d'une façon absolument nouvelle. La strophique et l'histoire s'entendraient à prouver l'unité de composition du livre.

L'œuvre, bâtie sur un plan unique, se composerait de six poèmes en tétrastiques bien construits. Mais on n'assure pas cette belle ordonnance sans prendre, avec le texte, certaines libertés. Il faut supprimer, par exemple, en 2^{1b} le membre de phrase le plus célèbre de tout le livre et que beaucoup avaient accoutumé de regarder comme central en la prophétie :

Et le juste, dans sa confiance, vivra.

Qu'il ait été l'objet des commentaires de Paul⁴, du rédacteur de l'épître aux Hébreux⁵, et de Luther, n'est assurément pas de nature à garantir son authenticité. Encore faudrait-il, pour

1. *Op. cit.*, p. 89.

2. *Ib.*, 99.

3. *Das Buch Habakuk*, Tübingen (Mohr), 1906, 101 p.

4. *Rom.*, 1¹⁷ ; *Gal.*, 3¹¹.

5. *Hebr.*, 10³⁸.

le laisser tomber, autre chose que la nécessité d'un système à justifier.

Dans le chapitre III, les besoins de la strophique adoptée font omettre, non seulement la fin du verset 2 :

Dans la colère, rappelle-toi la miséricorde,

mais la fin du verset 4 :

וְשֵׁם חַיִּיךָ יְיָ

non seulement la fin du verset 6 :

Sentiers de l'éternité,

ou l'obscur début du verset 7 : תַּחַת אֹרֶן רֵאִיחִי, mais encore le début du verset 8 :

Ton courroux est-il allumé contre les fleuves, Iahvé ?

et toute la seconde moitié du verset 14.

Le même auteur rattache les quatre premiers stiques de 3¹⁶ à deux tétrastiques différents. Il semble pourtant qu'ils devaient appartenir, si l'unité strophique de Duhm est admise, à un seul et même groupement :

J'entends et mon corps frissonne,
A ce bruit mes lèvres tremblent.
L'angoisse me pénètre les os,
Et sous moi vacillent mes pas.

Si la division du chapitre III en tétrastiques était légitime comme il est probable qu'elle le soit, il faudrait, avec Duhm, éliminer le membre final du verset 2 et du verset 6, mais suppléer, et non supprimer, un stique au verset 4. Les deux premiers stiques de III⁹ resteraient isolés. De 13^b à 16 la strophique demeurerait, vu l'état corrompu du texte, absolument incertaine. Enfin, — par dessus la glose de 17 —, le verset 18, que Duhm traite comme postérieur mais qui a chance d'être la fin du psaume, devrait former un tétrastique avec les deux derniers membres de 16 :

Je serai tranquille au jour de l'affliction,
Quand s'avancera le peuple qui m'attaque.

Moi, en Iahvé j'exulterai,

Et je tressaillerai de joie en Dieu mon sauveur.

Au chapitre 1, on peut relever également quelques répartitions violentes, en des tétrastiques différents, de vers qui devaient former ensemble un même groupement. Ainsi en est-il pour les membres du verset 8, comme pour ceux du verset 10¹. Duhm rattache strophiquement à ce qui précède les deux premiers vers de chacun de ces versets. Il disloque, de la sorte, l'unité du groupe, si nettement attestée par le sens. On peut comparer l'effet d'écartèlement ainsi produit avec le caractère d'intégrité, de tout naturel, d'unité logique que présentent un certain nombre d'autres groupements, sur la composition desquels on ne peut que tomber d'accord avec Duhm. Tel se trouve être, par exemple, chacun des trois tétrastiques initiaux du ch. 1, ou encore chacun des trois tétrastiques initiaux du chapitre 11.

Si l'on ramène à un même tétrastique les membres du verset 8 et à un autre groupement unique ceux du verset 10, 9 reste isolé, c'est vrai. Mais c'est peut-être un indice que la même division strophique ne peut s'appliquer partout, et qu'il faut obéir davantage à la complexité du texte. Au reste, le premier et le dernier membre du verset 9 vont bien ensemble et peuvent appartenir naturellement au même groupement. Il ne resterait ici qu'un distique, si l'on agréait l'hypothèse d'après laquelle un des trois membres du verset, selon moi ...מגמת serait une glose. Or on doit précisément observer l'alliance des tétrastiques et des distiques dans la déclaration de Iahvé qui commence au verset 1⁶. Le verset 6 forme un tétrastique, suivi, au verset 7, d'un distique ; 8 donne un nouveau tétrastique, 9, un distique, 10 un tétrastique.

Il y aura lieu de revenir, en la confirmant, sur la division de ce morceau². L'objet de la présente critique était, avant tout, négatif. Il ne s'agissait, pour l'instant, que d'indiquer par des exemples, comment la répartition du texte en groupes

1. Cf. *supra*, p. 21 s.

2. *Infra*, p. 86.

de quatre vers ne peut pas s'appliquer partout. Elle ne saurait donc passer pour une preuve de l'unité de composition.

D'autre part, on a déjà vu combien il semblait difficile d'appuyer historiquement cette conception unitaire, aucune date ne semblant convenir, à la fois, à tout l'ensemble du livre. Duhm a cependant tenté d'ouvrir une voie tout à fait nouvelle. S'il n'y a moyen de placer à aucune époque satisfaisante la prophétie traitée comme un ensemble vraiment un, c'est que l'on a toujours admis qu'il y était question des Chaldéens. On leur attribuait des rôles très variés. On les opposait aux oppresseurs du dedans ou aux oppresseurs du dehors, aux Assyriens de Sennachérib ou à ceux de la fin du VII^e siècle, aux Egyptiens, aux Perses. C'étaient des libérateurs bénis, mais c'étaient aussi des tyrans. On en faisait des justiciers, ou l'on en faisait des victimes. On leur prêtait successivement l'une et l'autre attitude. Mais même Lauterburg, en effaçant leur nom du texte, leur conservait une fonction dans l'économie de la prophétie. Duhm a été plus radical : il ne leur a rien laissé. Il n'est pas question d'eux dans le livre d'Habacuc ¹. C'est Alexandre, au contraire, c'est l'armée macédonienne, qui le remplit tout entier.

Duhm estime impossible, en effet, qu'il s'agisse des Chaldéens. En présence du peuple envahisseur, le prophète demeure stupéfait (1^b). Il ne s'attendait évidemment pas à de si rapides conquêtes. Eût-il pu se montrer étonné, et taxer les événements d'incroyables, s'il n'avait fait qu'envisager les victoires chaldéennes ? Vers 604, il n'y avait pas lieu d'être surpris que le peuple qui, depuis plusieurs décades, était en lutte avec les Assyriens et venait de triompher de Ninive, tournât ses armes contre la puissance égyptienne, avec laquelle un simple petit roi de Juda avait bien eu l'audace de se mesurer ².

Il serait inutile de remarquer que la témérité de Josias lui

1. Il en va de même pour T. K. Cheyne. Il lit au lieu de כְּשָׂרִים le nom d'une tribu arabe כְּשָׂרִים, et reconnaît partout les Arabes du Nord dans les oppresseurs du livre d'Habacuc.

2. *Op. cit.*, p. 20.

avait coûté la vie et que les Juifs ne devaient pas être enclins, depuis lors, à estimer qu'il fût facile de défaire les Egyptiens. Duhm sait bien que la bataille de Mègiddo a dû produire, en Palestine, une impression très profonde. Il en tire une nouvelle objection contre l'hypothèse d'après laquelle 1⁵... viserait une invasion chaldéenne. Si le prophète écrivait à la fin du vii^e siècle, comment ne dirait-il pas un mot de la catastrophe de Mègiddo ?

On ne saurait pourtant exiger que, dans un aussi court morceau, l'auteur, tout préoccupé des événements de l'heure présente et des catastrophes qui menacent le lendemain, mentionne, pour le plaisir de le faire, les désastres du passé. Plus douloureusement on avait fait l'expérience de la toute-puissance égyptienne, plus saisissant devait être le spectacle de la débâcle de Carchémisch. Maîtres de Babylone, vainqueurs de Ninive, les Chaldéens mettent en déroute, au premier choc, l'armée conquérante d'Egypte. Voilà bien un événement de nature à frapper les Juifs d'étonnement. Mais c'est se méprendre sur les habitudes d'esprit des prophètes et la précision de leur langage, que de vouloir prendre à la lettre chacune de leurs expressions, comme si les mots de surprenant et d'incroyable désignaient nécessairement et strictement quelque chose qui n'aurait pas pu se prévoir ni s'imaginer. En réalité, de telles façons de parler expriment simplement le saisissement du prophète devant des événements tragiques, rapides, de la dernière conséquence, et qui révèlent plus clairement qu'on ne la connaissait encore, qu'on ne l'avait sentie, de près surtout, la redoutable puissance de maîtres du monde nouveaux. Ce ne devait être, observe-t-on, qu'un court épisode de gloire². Qui donc s'en pouvait douter au lendemain de Carchémisch ? On avait bien le droit, alors, de trouver les Chaldéens terribles. Mais pourquoi les peindre si prompts ? Ils étaient très lents, observe Duhm³. Ce n'est pas l'impression que pouvait produire sur

1, *Op. cit.*, p. 20.

2. P. 21.

3. *Op. cit.*, p. 4, 20. Cheyne fait sienne cette observation et voit dans le

des Palestiniens l'annonce, à si peu d'années d'intervalle, de la chute de Ninive et de la défaite du Pharaon Nécho. Il faut se le rappeler d'ailleurs. Les traits concrets, qui servent à peindre ici les envahisseurs, ont pu être empruntés aux incursions scythes, à moins que, — et c'est plus probable, — ce ne soient de simples clichés, destinés à caractériser, comme tels, toute espèce de conquérants.

Duhm fait valoir contre l'hypothèse chaldéenne une autre impossibilité. Quelqu'un qui aurait connu le poids du joug assyrien, puis égyptien, n'aurait pas maudit les Chaldéens avec la violence d'Habacuc ¹.

Mais, à supposer que les malédictions du chapitre II soient l'œuvre du même auteur que la prédiction du chapitre I, et quels qu'aient été les maux infligés par l'Égypte à la Judée vaincue, ne pouvait-il pas gémir sous une tyrannie nouvelle? En dépit des souvenirs de Mégiddo, Sédécias lui-même ne s'était-il pas allié au Pharaon Apriès contre Nabuchodonosor?

Quant au joug assyrien, on doit reconnaître qu'il n'était plus écrasant dès la seconde moitié du règne de Josias, puisque ce prince avait pu, sans se voir inquiéter, étendre son autorité sur l'ancien royaume d'Israël, qui était devenu pourtant une conquête assyrienne. Même après avoir connu d'autres dominations étrangères, un prophète juif pouvait maudire ceux qui avaient détruit le Temple de Jérusalem, emmené le peuple en captivité, aveuglé le roi Sédécias et massacré ses fils devant lui. En outre, il faut le noter, rien ne prouve que les malédictions du chapitre second soient de la même époque ou viennent de la même main que l'annonce des Chaldéens au chapitre premier.

Les Chaldéens, nous l'avons vu, ne sauraient être, pour B. Duhm, les conquérants dépeints dans le livre d'Habacuc. Mais ils sont nommés en toutes lettres. C'est donc que ce nom recouvre la désignation plus ancienne d'un autre peuple d'envahisseurs. La solution est assurément fort élégante, qui

nom des oppresseurs, qu'il lit כשרים une peuplade d'Arabes du Nord (*Jew. Quart. Rev.*, oct. 07, p. 3 ss.).

1. *Ib.*, p. 4.

consiste à lire כהנים ou כהנים à la place de כשדים ¹. Le nom restitué désigne les gens de Chypre, mais, en une acception plus large, les Grecs eux-mêmes. Il est appliqué aux Macédoniens dans le premier livre des Macchabées ². Il a le même sens ici. Malheureusement, la leçon : « les Chaldéens » est confirmée par toutes les versions. Duhm reconnaît qu'elle est antique. Elle daterait du III^e siècle, de l'époque ptolémaïque. On trouvait alors si douce l'autorité des Hellènes qu'un copiste crut devoir changer leur nom, dans notre prophétie, en celui des Chaldéens ³.

Ainsi, B. Duhm commence par éliminer du texte la seule indication positive qu'il contienne, pour y substituer une lecture absolument conjecturale. La mention des Chaldéens pouvait passer pour assurée. Elle disparaît au profit d'une mention des Grecs, que rien ne vient autoriser.

Il est vrai qu'on lit au verset 9 : מגמת פניהם קדימה et c'est, pour la théorie nouvelle, l'argument de premier rang ⁴. Duhm estime que קדימה ne peut signifier que « vers l'Est ». C'est l'une des significations du mot. Il n'est pas établi que ce soit la seule. Buhl ⁵ donne à קדים comme sens premier et propre : « ce qui est en avant ». Si l'on garde le texte en l'état, c'est la leçon la plus prudente, étant donné le contexte où il s'agit des Chaldéens, et rien ne confirmant la supposition qu'il puisse être question des Grecs. Encore faut-il ajouter que Wellhausen, Oort, Kautzsch, Smit, Happel, Marti, Buhl, Davidson, Nowack... considèrent le texte comme corrompu à cet endroit.

C'est indiscutable pour la leçon מגמת, au même verset. Duhm y lit ingénieusement מגמר et rappelle qu'Alexandre venait, en effet, de Cappadoce, quand il allait franchir le Taurus. D'après ces données conjecturales, et en contradic-

¹. *Op. cit.*, p. 5, 21. Stärk, *Das ass. Weltreich*, 230, croit que la mention des Chaldéens en 1^o est postérieure, mais rapporte la prophétie 1^o à l'irruption de Scythes vers 630.

². I *Macch.*, 1¹, 8⁵.

³. *Op. cit.*, p. 8, 21.

⁴. *Op. cit.*, p. 20, 4, 5, 25 ss.

⁵. Col. 639, *in vocem*.

tion avec le mot כַּשְׂדִּים du texte, Duhm pense fixer la date de la prophétie.

C'est durant la campagne d'Alexandre en Asie, et non point au début, puisqu'il a déjà emporté maintes places, soumis bien des peuples et des rois. C'est après la bataille de l'Issus, la prise de Tyr, de Gaza, de Damas, la conquête même de l'Egypte et la fondation d'Alexandrie¹. N'est-il pas dit « Malheur à qui bâtit une ville dans le sang » (2¹² 2 ?). Plusieurs années se sont donc écoulées depuis le début de la conquête, mais la bataille décisive d'Arbelles ne doit pas être déjà livrée, puisque l'écrivain croit encore que le conquérant peut être châtié 1¹² ss. Il faut donc s'arrêter à la date de 331.

Pour le même commentateur, les versets 1²⁻⁴ ne correspondent pas à un état de désordre intérieur où une classe de la nation opprimerait l'autre. Les Juifs vivaient, pense-t-il, dans la paix la plus profonde, se nourrissant de leurs champs et du produit de leur commerce, dévôts au Temple et à la Loi³. C'est l'arrivée des Grecs qui bouleverse tout. La loi est paralysée, car le prêtre ne se résigne pas à intervenir, si l'ouvrier ou le paysan juif est contraint par l'étranger à travailler le jour du Sabbat, pour satisfaire à ses exigences. Les troupes juives auxiliaires n'osent pas refuser les mets impurs⁴.

Une double remarque s'impose. Selon Duhm, les versets 1⁵ et suivants ne font que continuer les précédents, en restant sur le même plan. Dans l'état du texte actuel, il ne paraît pas qu'il en soit ainsi. Après les premiers versets, consacrés à l'état troublé de Juda, l'annonce des conquérants semble former un second tableau. En outre, il paraît difficile d'expliquer par la domination grecque, si douce en Palestine durant 150 ans, les plaintes amères du début et celles du chapitre second⁵. Elles semblent supposer, les unes comme les autres,

1. *Op. cit.*, p. 6.

2. *Ib.*, et p. 57.

3. P. 6.

4. P. 15.

5. Nowack, *Theol. L. times magazine*, 2. 7. 1897, col. 425 ss.

dans un plan d'ailleurs différent, un état de souffrances violent et déjà long. On ne justifie pas non plus à moins la terrible théophanie du chapitre III, que Duhm estime appartenir, et dès l'origine, à la même composition. Pour expliquer chez le prophète cet ardent besoin de justice et de vengeance, il faut plus que quelques abus de pouvoir de la part des conquérants, ou que l'inintelligence de l'écrivain juif, pacifiste honnête, « devant l'effort mi-conscient du Titan macédonien pour ouvrir des voies nouvelles à l'évolution de l'humanité ¹ ».

Le thème étant une fois constitué, Duhm excelle à le développer. Si les Juifs s'étonnent devant l'invasion, c'est qu'ils étaient habitués, depuis deux siècles, à la paix dans le vasselage. En 604 rien n'eût surpris ². Un prophète n'aurait pas, alors, invité ses concitoyens à regarder « parmi les peuples ³ ». Cette expression indique assez que la Judée n'avait plus part, depuis longtemps, à la politique internationale ⁴. Les Juifs n'étaient plus qu'un petit peuple endormi à l'ombre du manteau persan ⁵.

N'est-ce pas tirer des mots « parmi les peuples », beaucoup plus qu'ils ne contiennent ? La Judée n'était pas directement en cause dans la lutte des Chaldéens avec l'Assyrie et l'Egypte. Cela suffit à expliquer l'expression du prophète. On ne saurait y découvrir qu'il considérât son pays comme rayé depuis longtemps de la liste des nations.

Eût-on reproché aux Chaldéens, vers 604, de s'emparer de terres étrangères ? C'étaient les héritiers heureux de l'empire assyrien. Mais la conquête macédonienne avait de quoi scandaliser. On n'avait pas encore, pour ratifier l'histoire, prêté au patriarche Noé cette prédiction, que Japhet habiterait dans les tentes de Sem ⁶. — S'emparer de terres étrangères ? C'est pourtant, par définition, le fait de tous les conquérants.

Quant l'armée d'Alexandre apparut en Orient, « il amassa

1. Duhm, p. 7.

2. P. 22 ss.

3. *Hab.*, 1^{er}.

4. Duhm, *ib.*

5. P. 6.

6. P. 23.

comme sablé les captifs » (1^{re}). 30.000 Tyriens furent vendus comme esclaves, après la prise de leur ville ¹. Mais il est sûr que les Chaldéens firent aussi des prisonniers à Carchémisch, en masse. Est-ce plus ou moins qu'Alexandre dans ses victoires ? Leur nombre exact n'importe guère à l'emploi de la métaphore, toujours hyperbolique, du « sable ».

Si le grand pêcheur de peuples sacrifie à son filet, Dubm ne se refuse pas à reconnaître là une simple façon de parler. Mais il croit devoir mentionner qu'Alexandre fit placer dans le temple de Melkart quatre machines de siège, grâce auxquelles il avait triomphé de Tyr ². Mais, outre qu'un *ex-voto* n'est pas précisément un dieu, on pourrait observer que le culte des armes de guerre chez les Assyro-Babyloniens, aussi bien que chez les Scythes, est d'une authenticité reconnue ; des scènes gravées, récemment découvertes, l'ont rendue indiscutable ³.

Le pêcheur métaphorique du prophète se réjouit de ce que sa part est grasse. C'est le style figuré qui se poursuit. D'ailleurs il n'est guère étrange que n'importe quel conquérant prenne plaisir à son butin. Aux yeux de Dubm, cependant, la seconde moitié du verset 1^{re} est spécialement caractéristique de l'idée que notre écrivain s'est faite d'Alexandre : il entreprend ses conquêtes pour en jouir. « Habacuc n'a aucune intelligence, ajoute-t-il, pour ce qui constitue l'essence de l'Européen ; dans son estimable, mais étroite et bourgeoise façon de penser, il ne se doute pas qu'il introduit, avec ces traits, une nouvelle époque de l'histoire universelle ⁴. »

On ne voit pas davantage pourquoi les épithètes d'orgueilleux et d'arrogant s'appliquent mieux à Alexandre qu'à tout autre dominateur ⁵. Il est ingénieux de songer qu'on l'ait pu prendre pour le Scheól et la Mort en personne, comme on a tenu, paraît-il, Napoléon pour l'Antéchrist ⁶, mais l'ambition

1. P. 26.

2. P. 37.

3. J. Halévy, *Rev. Sémitique*, 1906, p. 407.

4. D. p. 37.

5. P. 48.

6. D. p. 49.

insatiable n'est pas un trait qui lui convienne à l'exclusion des autres dompteurs de peuples.

Sans doute, si Habacuc s'occupait d'Alexandre, en parlant de villes bâties dans le sang, il pouvait songer à Alexandrie¹, mais s'il s'occupait des Chaldéens et s'il écrivait les Malédiction² peu de temps avant le triomphe des Perses, il pouvait penser à Borsippa, à Babylone, que Nabuchodonosor avait rebâties, ainsi qu'aux constructions grandioses du règne de Nabonnedos.

Il est possible qu'Alexandre ait fait couper cèdres et cyprès dans le Liban pour les machines de guerre et la flotte qui lui servirent à prendre Tyr, voire, peut-être, pour la construction d'Alexandrie³. Mais que la violence faite aux bêtes du Liban soit à expliquer par le trop peu de ménagements avec lequel les soldats grecs employaient le bétail des Juifs, pour le transport des bagages ou les services d'intendance, c'est ce qu'on aura plus de peine à penser. Mieux valait encore s'en tenir au souvenir des grandes chasses assyriennes.

Au verset 15 du chapitre II, nous avons lu :

Malheur à qui abreuve les autres de sa colère,
A qui les enivre au calice de sa fureur,
Pour contempler leur nudité.
Bois, toi aussi, et te mets à nu.

Que le prophète est un poète³, et qu'on ne doit pas épiloguer sur la lettre de ses expressions, c'est ce qu'il serait superflu de rappeler. Dans le passage en question, ce qui suit montre clairement que le calice est métaphorique⁴, comme en Isaïe 51^{17, 24, 22}, en Jérémie 25¹⁵, en Ezéchiel 23³³, dans le Psaume 75⁸. Bernhard Duhm l'entend littéralement. Il s'étonne qu'un conquérant fasse boire à ses amis sa colère à pleine coupe. Que ne leur accorde-t-il, plutôt faveur et ri-

1. P. 57.

2. P. 60.

3. Cf. v. g. P. Schwartzkopf, Giessen, 1896, *die Prophetische Offenbarung*, p. 90-99.

4. Cf. C. G. Montefiore, *Jewish Quarterly Review*, III, 1891, p. 662. (Dans un article sur l'usage biblique des Métaphores).

chesses ? Il est vrai, remarque-t-il, qu'Alexandre a tué Kleitos et Parménion. Mais ce n'est pas à Habacuc à s'en plaindre. Puis qu'aurait affaire la fureur avec la tenue et le costume peu sévères de ces buveurs ? Il lit donc : מִחֲמַת כִּי אֶף שָׁכַר. Les amis d'Alexandre boivent « à l'aiguière » jusqu'à l'ivresse. Ce stique signifierait, avec celui qui précède, qu'Alexandre fait boire ses ἐταῖροι à même la grande coupe à libations, à même les aiguières, c'est-à-dire énormément. Peut-être les excès ici décrits ont-ils été réalisés à la lettre, tout « comme nos chevaliers buvaient dans des bottes ¹ ».

Le savant exégète continue son interprétation, aussi réaliste que dénuée de probabilité. Habacuc aurait entendu parler de la tenue peu habillée des commensaux du prince. En sémite inhabitué à de tels usages, il conclurait à des scènes de débauche ². Quand il invite Alexandre à se dépouiller de ses vêtements lui aussi, etc., le prophète lui reproche une double honte : celle de se livrer à de telles bacchanales, et de montrer matériellement, en se dévêtant, qu'il appartient aux incirconcis ³. C'est vraiment là prouver trop.

On le voit. L'hypothèse macédonienne de Duhm est ingénieuse. Elle est savamment suivie. Mais elle repose sur une élimination inacceptable du mot « les Chaldéens » au profit d'une mention conjecturale des Grecs, sur une restitution aléatoire de « Gomer », sur une interprétation discutable de קְרִימָה, terme lui-même peu certain et qui appartient à un membre de phrase corrompu, sur des inférences historiques qui sont loin d'être inéluctables, et de factices rapprochements ⁴.

Nous avons constaté d'ailleurs, que si l'on garde aux Chaldéens leur place, dans le texte d'Habacuc ⁵, il n'y a aucune

1. Duhm, p. 62 ss.

2. P. 63.

3. P. 64 ss.

4. Cf. Pl. Volz, *Theol. Jahresber.*, 1906, 148 ; Moulton, *Expository Time*, febr. 1907 ; Nowack, *Theol. Literaturzeit.*, 20.7.07 col. 425 ss. ; J. Halévy, *Rev. Sémitique*, 1907, p. 1-26 ; Cheyne, *Jew. Quart. Rev.*, oct. 07, p. 3 ss. Cf. enfin une recension favorable dans *Amer. Journ. of Theology*, jan. 07.

5. Kalinsky voyait dans le nom des Chaldéens une désignation des Assy-

date qui satisfasse à la fois aux exigences de toutes les parties du livre. Il est vrai qu'on a proposé d'y voir « une composition libre, faite à bonne distance des événements par un poète qui cherche dans une des situations critiques de l'histoire ancienne d'Israël un thème à l'exposition d'idées familières à la prédication prophétique »¹. Cette solution paraît trop simple pour expliquer le caractère composite du livre. Un cadre purement dramatique et artificiel n'aurait pas été forgé de la sorte. Il eût été moins compliqué. Car ce n'est pas une situation historique, c'est toute une série de situations que supposerait ici l'auteur. Les soudures entre les diverses parties restent trop malhabiles pour qu'on puisse voir, dans l'ensemble, le produit d'une libre création et une œuvre de première main.

Il peut donc sembler raisonnable d'envisager, à présent, d'autres hypothèses que celles qui traitent notre prophétie comme un bloc indivisible.

riens. (*Vaticinia Chabacuci, Nakumi*. Vratisl, 1748). Joh. von Gumpach, dans deux études différentes : *die Zeitrechnung der Babylonier*, Appendice, et *Der Prophet Habakuk*, a proposé de voir dans les envahisseurs, des Scythes. Il lit leur nom הַשְׂכָּרִים, un mot jusqu'alors inédit ou bien הַפְּשָׁרִים « ceux qui sont comme des démons » : « *Monstrum vocabuli* » répond justement Kuenen dans la 1^{re} édition de *H. Crit.* Onderz, II, 102, note 2.

1. M. Vernes (*Encyclop. Lamirault*, XIX, 683). Cf. *Le prétendu polythéisme des Hébreux*, du même auteur, Paris, 1891, II, 374.

CHAPITRE III

POINT DE VUE ANALYTIQUE

(*Les sources.*)

L'analogie des autres écrits prophétiques suffirait à nous en avertir. L'unité d'Habacuc peut n'être que superficielle. Le livret court risque de se révéler pour une sorte de recueil où voisinent des morceaux de provenance diverse et d'époques différentes. Ce n'est pas Isaïe et Jérémie seulement qui se présentent à la critique comme de petites bibliothèques, loin d'être des œuvres unes et liées. Il en va de même, proportion gardée, pour de plus brèves prophéties. L'hétérogénéité des parties d'un livre théoriquement unique ne se manifeste pas seulement dans un écrit aussi long que celui de Zacharie. On la retrouve dans des collections bien plus courtes, et dont la longueur est sensiblement égale à celle d'Habacuc, par exemple dans Nahum ou dans Sophonie.

On ne peut donc pas affirmer, *a priori*, l'unité d'un livret prophétique, pour minuscule qu'il soit. C'est aux critères internes qu'on pourra reconnaître s'il est vraiment d'une seule venue. L'homogénéité littéraire est ici l'exception. Car les livres dont il s'agit « sont un assemblage de pièces fugitives et non des compositions suivies », comme le remarque justement STEVENSON. « Aussi comprend-on de plus en plus, continue-t-il, que nous ne sommes pas autorisés à supposer une connexion entre des paragraphes successifs, ou même parfois des versets successifs, à moins que la transition ne

soit douce et évidente. Une pure juxtaposition n'est pas une présomption d'unité chronologique ¹. »

Malheureusement, Stevenson ne va pas assez loin dans cette voie. Il maintient, assez arbitrairement, pour les fragments divers d'un livre prophétique, d'Habacuc, en particulier, cette unité chronologique plus vaste : la vie de l'auteur, qu'on suppose unique². Rien, dans l'abstrait, n'autorise cette réserve. Pour chaque cas particulier, c'est l'analyse de l'ouvrage qui permettra de décider si la zone de temps dans laquelle Stevenson pense nous enfermer présente, ou non, assez d'ampleur.

En ce qui touche au livre d'Habacuc, RENAN ³ le considérait comme un recueil de morceaux émis dans le public à des dates diverses, par un seul et même prophète. Il aurait été moindre artiste que Jérémie, mais patriote plus sensé. Aux alentours de 604, vers le temps de Carchémisch, il aurait publié ses prophéties sur la venue et sur la chute des Chaldéens. C'est pendant le siège de Jérusalem par l'armée de Nabuchodonosor qu'il aurait composé le psaume du chapitre III pour soutenir le courage de ses concitoyens. Mais il est difficile de croire que les malédictions du chapitre II datent d'une époque aussi reculée que le règne de Joachim. Il l'est encore plus d'estimer que le chapitre III est antérieur à l'époque de la captivité. C'est de ce morceau que la juxtaposition au reste du livre est le plus extérieure et superficielle. C'est de lui qu'on s'est d'abord posé la question de savoir s'il appartenait à l'œuvre originale d'Habacuc.

A. LE CHAPITRE III.

Comme Renan ne faisait pas difficulté de le reconnaître, c'est un véritable psaume. Il en offre tous les signes extérieurs. Il est désigné comme une « prière » (3¹), תפלה, terme qu'on retrouve dans les titres des psaumes 17, 86, 90, 102, 142.

1. *Expositor*, 1902, I, 393.

2. *Expositor*, 1902, I, 396, 397, n. 1.

3. *Histoire du peup. d'Isr.*, III, p. 177, 293-296, 307.

Il est appliqué à tout un ensemble de ces cantiques dans le psaume 72²⁰ : « les prières de David ». L'entête présente aussi le ב qu'on a appelé le ב *auctoris*. Il contient¹ plusieurs indications musicales qu'on trouve fréquemment dans les psaumes et qu'on ne trouve que là. Sa donnée rappelle celle de mainte théophanie, également décrite dans les psaumes². Les sentiments, le ton, sont ceux de ce genre de morceaux. L'indication finale, entête probable d'un psaume suivant³, confirme cette opinion : on se trouve en présence d'un cantique qui faisait primitivement partie d'un recueil lyrique. L'attribution à Habacuc, qu'on lit au verset premier, ne saurait avoir plus d'autorité que celle des autres psaumes, à David, à Asaph, ou encore, dans la traduction des Septante, — pour les psaumes 146, 147, 148, — à deux des petits prophètes Aggée et Zacharie.

On sait que l'ensemble des psaumes est, dans la rédaction actuelle, de date postexilique. La langue et le contenu d'Habacuc ne témoignent pas que ce cantique doive être reporté plus haut. RUBEN le fixe cependant à l'époque de la captivité⁴. Il s'appuie sur 3¹⁶ et, dit-il, sur des particularités linguistiques. Mais les particularités linguistiques tendent à le faire dater de plus tard. Ruben lit au second mot de 3¹⁴ : « mittu », l'arme avec laquelle Marduk frappe la tête de Tiamat, d'après les tablettes babyloniennes de la création (4.130). Pareille leçon, en Habacuc, est moins que certaine. GUNKEL a fait ressortir, il est vrai, qu'un trait des théophanies contenues en Habacuc III, Nahum I et dans le psaume XVIII, à savoir la mention de la mer, n'a pas son correspondant dans les autres théophanies sinaïtiques de Deutéronome 33², Exode 19³⁴, Judith 5¹, I Rois 19¹, Isaïe 29⁶ 30^{27s}, Michée 1³, Joel 2², Ps. 50¹, 97, et il en conclut que ce rôle donné à la mer est une réminiscence du poème babylonien. Marduk n'y apparaît pas seulement dans la tempête, armé de la foudre. Il est expressément fait men-

1. 3^{1,3,9,13,19}.

2. V. g. Ps. 18, 77, 97, 98.

3. Nestle, *Zeitsch. f. alttest. Wiss.*, 1900, 167 s.

4. *Jew. Quart. Rev.*, XI, 1899, p. 451.

tion de ses chevaux et de son char ¹, comme en Habacuc 3⁸. Mais, à supposer qu'on dût admettre une influence, directe ou indirecte, de la théophanie babylonienne sur celle de notre cantique, il ne s'ensuivrait nullement qu'il remontât à l'époque de la captivité.

Cette date reste exclue, d'abord, par le fait que notre psaume suppose la célébration du culte dans le Temple. On ne peut croire qu'il s'agisse d'un hymne destiné à être chanté dans les simples synagogues, parce que, si c'était le cas, on aurait peine à expliquer comment les termes massorétiques de ce psaume, et de beaucoup d'autres, sont devenus si vite des énigmes. Ils n'étaient déjà plus compris des traducteurs alexandrins ².

STADE ³ a souligné le caractère postexilique de ce morceau en remarquant l'absence presque absolue de l'article, l'emploi, pour nommer Dieu, du terme d'Eloah ⁴, la désignation d'Israël comme l'oïnt d'Iahvé ⁵, l'expression בקרב שנים ⁶. Duhm fait la même remarque pour le mot Eloah et relève comme un caractère de basse époque l'érudition archéologique de notre théophanie ⁷.

Le *terminus ad quem* paraît être fourni par la date du Canon des douze petits prophètes ⁸, vers la fin du III^e siècle⁹. Marti fait observer avec raison que la constitution du Canon

1. Gunkel, *Schöpfung und Chaos*, Göttingen, 1895, p. 102-106.

2. Duhm, p. 71.

3. *Zeitsch. f. altt. Wiss.*, 1884, p. 157.

4. Cf. Briggs, *The Book of Psalms*, p. LXXI. Il considère l'emploi de ce terme comme un archaïsme voulu, de basse époque, ici comme dans les Ps. 18³² 50²³ 114⁷ 139¹⁹. Le terme est caractéristique de Job, où on le trouve 41 fois (40 d'après Buhl *in voc.*).

5. 3¹³. Cf. Nowack, *Kl. Proph.*, 249; Wellhausen, *Kl. Proph.*, 172; Cheyne, *Encyc. Bib.*, IV, 3942; B. Gray, *Jew. Quart. Rev.*, VII, 685; Loeb, *Litt. des pauv.*, 258; Weinel, *Z. A. T. W.*, 1898, p. 72. Belléli (p. 30 ss.) reproche à Papagiannopoulos de suivre cette opinion. Il voit plutôt dans l'Oïnt un prince juif, comme Peiser (p. 11) et Marti (p. 327), ou simplement un prophète, l'auteur lui-même.

6. Hab., 3².

7. P. 5.

8. Briggs, *Book of Psalms*, p. LXXIII; B. Gray, *Jew. Quart. Rev.*, XI, 1899, p. 500.

9. Cf. *Ecclesiastique*, 49¹⁰.

n'exclut pas la possibilité d'additions postérieures¹. Il suppose que le chapitre III d'Habacuc date de l'époque macchabéenne². Mais l'appui qu'il tire du mot « oint » paraît être assez fragile, puisqu'on peut l'entendre aussi bien, mieux pour le parallélisme, du peuple d'Israël lui-même³. D'autre part, il semble que ce chapitre occupait déjà sa place dans la rédaction canonique du recueil. Outre que cette théophanie est préparée en 2²⁰, on notera que le livret est mieux équilibré de la sorte, entre le psaume de plainte du début et le psaume de triomphe final. On a lieu de penser que cette harmonie architectonique, d'ailleurs tout artificielle, n'est pas due au hasard d'une annexion tardive, mais à l'intention même du rédacteur, de celui qui essaya de combiner ensemble les morceaux dont se composent les deux premiers chapitres. Il était naturel que ce rédacteur, trouvant le nom d'Habacuc en tête d'un des psaumes, voulût rattacher ce morceau à ce qui passait pour être l'œuvre d'Habacuc.

Nous en arriverions donc à placer la composition du cantique entre le ^ve siècle et la fin du ⁱⁱⁱe. Il est imité⁴ dans les derniers versets du psaume 77. Or, le psaume 77 *b* est rattaché par Briggs à la seconde moitié de la période grecque⁵. A supposer cette date ferme, elle ne nous renseignerait que très vaguement sur l'époque de notre morceau. Il n'est peut-être pas impossible de préciser davantage, pourvu qu'on ne le fasse qu'à titre d'hypothèse.

Le recueil lyrique dont Habacuc III faisait primitivement partie, n'était-il pas celui du Maître de chœur? On le croirait d'après l'indication expresse de la dernière ligne, qu'elle s'applique à notre psaume ou à celui qui le suivait. Or ce psautier paraît dater de l'époque du Chroniqueur, qui, seul, hors du Psalmiste, emploie l'expression מנצח. C'est une nouvelle

1. *Dodekapropheton*, p. xiv ss.

2. *Ib.*, p. 327.

3. *Supra*, p. 65, n. 5.

4. V. g. Kuenen, *Hist. Crit. Onderz.*, II², p. 395 ; Marti, *op. cit.*, p. 327 ; Gunkel, *Schöpfung u. Chaos*, p. 106.

5. Briggs, *op. cit.*, xc-xcii.

raison pour ne pas faire descendre notre morceau beaucoup plus bas que le milieu du III^e siècle ¹.

Mais il a existé avant d'être inséré dans la collection du Maître de chœur. D'autre part, il se réfère à un état de crise violente dont on a peine à discerner la trace durant le premier siècle et demi de la période hellénique. Puisqu'on ne croit pas pouvoir descendre jusqu'à l'époque des Macchabées, il semble qu'on devrait remonter jusqu'au temps d'Artaxerxès III Ochus ². Alors seulement on trouverait des circonstances en rapport avec celles que suppose le chapitre III d'Habacuc. Vers 351, Ochus avait fait transporter en Hyrcanie et en Babylonie une partie de la population de Jérusalem. De 348 à 340, les Juifs eurent à subir une véritable persécution de la part du lieutenant égyptien de ce prince, l'eunuque Bagoas. Notre psaume se verrait donc situer au milieu environ du IV^e siècle Dühm, à tout le moins, ne saurait repousser cette date pour des raisons de linguistique, puisqu'il attribue le chapitre III, comme tout le livre, à une époque voisine, d'une ou deux dizaines d'années, de celle qu'on propose ici.

Mais une réserve est nécessaire. Nous n'avons de l'histoire juive de cette période qu'une connaissance très imparfaite. Les allusions historiques que le chapitre III d'Habacuc paraît contenir, l'état de tension violente et de lutte qu'il semble supposer, ne peuvent donc servir qu'à former des conjectures au sujet de sa date précise, non point à établir de fermes conclusions. L'essentiel est de reconnaître que ce morceau, postexilique, avait fait partie d'un psautier avant d'être annexé à la prophétie d'Habacuc ³.

1. *Ib.*, LXXIII.

2. Cheyne écrit également au sujet d'Hab. III : « Sa place la plus naturelle est dans la période persane. (*Origin of the Psalter*, p. 156.) Pour les psaumes qu'il date de la persécution d'Artaxerxès Ochus, cf. *ib.*, p. 118, 175.

3. Le verset 18 devait suivre immédiatement le verset 16, avec la fin duquel il fournit le dernier tétrastique du morceau. Le v. 17 paraît être le développement d'un glossateur, qui exploite l'idée contenue au v. précédent. 3^{19a} commente 3¹⁸, d'après le Ps. 18, versets 32 et 33, comme 3¹⁷ commentait 3¹⁶.

B. LES MALÉDICTIONS DU CHAPITRE II.

Maint exégète, qui ne considère plus le chapitre III comme l'œuvre du prophète Habacuc, continue de traiter les malédictions du chapitre II, plus ou moins débarrassées de surcharges et de gloses, comme un élément originaire du poème, formant, dès le début, avec tout ou partie du chapitre I, une véritable unité. Telle demeure l'opinion de Budde, Nowack, Rothstein, G. A. Smith.

Sans rien préjuger de son appartenance primitive à la partie du livre qui précède, nous examinerons, en elle-même, cette section assez nette du recueil, qui va du verset 5 du chapitre II, jusqu'au cantique du chapitre III. Il n'est pas difficile de reconnaître que le verset 20 forme transition entre les malédictions qui précèdent et le psaume qui suit. Nous l'éliminerons d'abord, comme rédactionnel.

ROTHSTEIN¹ ne fait pas difficulté d'accorder que le morceau, dans son état actuel, se rapporte à la chute des Chaldéens. Mais il estime que nous sommes en présence d'un remaniement. A la base du texte développé qui s'applique aux conquérants étrangers, il y aurait une vieille plainte prophétique, beaucoup plus brève, contre les exactions que des riches injustes font subir à leurs compatriotes, en Israël. Ce serait le même thème que dans tout le début de la prophétie, composé des passages 1²⁻⁴, 12 a 14, 2 1-3 a, 1 6-10. Après cette transposition hardie de l'annonce des Chaldéens, le morceau 26^{ss} poursuivait le développement : il continuait de prédire le châtiment, aux Juifs impies dont le prophète avait, dans le chapitre I, déploré les injustices. Mais si judicieux que soit le rapprochement, opéré par le savant critique, entre les deux moitiés² d'une plainte que la prédiction des Chaldéens a disjointe dans le texte actuel, on peut hésiter à voir de nouveau, dans 26^{ss}, une malédiction adressée par le prophète à des riches iniques, de son peuple. Pour justifier cette

1. *Ueber Habakkuk I und II* (*Studien u. Kritiken*, 1894, p. 51-85).

2. 1²⁻⁴, 1¹² ss.

interprétation, en effet, il faut appliquer au texte le fer et le feu. Encore le résultat n'est-il pas satisfaisant.

Reconnaissons d'abord ce qui peut expliquer, en partie, les audaces de ce dépeçage. Le morceau 2⁵⁻²⁰ est loin de se présenter à nous sans surcharges. On a reconnu le caractère rédactionnel de 2²⁰. Si tout le passage s'applique aux Chaldéens, force est d'avouer que les versets 18 et 19, même intervertis, ressemblent fort à une addition postérieure. On ne conçoit pas, en effet, que les peuples payens soumis à Babylone puissent reprocher au conquérant son idolâtrie. Dans les 13 versets qui restent, outre la glose : « jusqu'à quand » du verset 6, la traduction donnée plus haut a dû considérer comme surcharge : « En fauchant des peuples nombreux », au milieu du verset 10, puis 13^a et 14 entier, le début de 16 et les mots : « de la main d'Iahvé » dans le même verset. En outre, la division en tétrastiques est débordée par la bavure que fait la fin du verset 5 et la première partie du verset 6. Il en est de même des expressions : « Et tu leur seras un butin », à la fin de 27. Je n'ai pas cru pouvoir affirmer que nous avions affaire à des gloses, ne voulant pas en décider d'après une division strophique qui demeure conjecturale. Mais il n'est que juste de le dire, on comprend, de la part de Rothstein, une sévérité plus grande à l'égard de ces passages. Leur omission ne ferait que dégager l'aspect harmonique du morceau. Or, ces passages d'authenticité suspecte sont précisément de ceux qui appliquent de façon plus déterminée à un peuple conquérant la série des malédictions. Quant au verset 8, il forme un tétrastique dont la suppression n'enlèverait rien à l'économie rythmique de l'ensemble. Du même coup disparaîtrait encore une des références expresses à une nation victorieuse. On ne saurait donc écarter dédaigneusement l'hypothèse de Rothstein. Elle a pour elle, ne disons pas l'appui, mais jusqu'à un certain point, la perfide complicité du texte.

Notons-le toutefois. Fit-on, même en bloc, ces suppressions, dont chacune peut sembler plausible ou du moins tolérable, cela ne suffirait pas à éliminer du morceau toute

référence aux Chaldéens. Rothstein doit supposer que les additions provenant d'un remaniement ont été beaucoup plus loin. Il ne peut pas conserver le verset 12 et le verset 13. Tout en considérant plutôt les versets 15 et suivants comme rédactionnels, il admet, cependant, la possibilité qu'ils aient fait partie du texte primitif. Mais la réserve est superflue :

Malheur à qui abreuve les autres de sa colère,
A qui les enivre au calice de sa fureur, etc.

On l'avouera, de telles paroles s'appliquent mieux à un peuple conquérant qu'à une classe d'opresseurs.

Ne pouvant réduire à néant le morceau qu'il veut restituer dans sa forme originelle, outre 9, 10 épuré, 11, Rothstein conserve aux malédictions primitives le passage 2^{6 b 7} :

Malheur à qui accumule ce qui n'est pas à lui
Et qui se charge d'une lourde dette,
Car soudain se dresseront tes créanciers
Et s'éveilleront des gens qui te harcèlent.

On a peine à croire qu'il s'agisse là de Joachim, ou de façon plus générale du Juif riche et tyrannique. Tout ceci s'entend au mieux d'un peuple de conquérants. Les victimes à leur tour, lui demandent raison.

Bref, si large qu'on soit disposé, — vu l'état du texte, — à faire la part des interpolations, Rothstein se la taille plus large encore, et cela même ne suffit pas pour que le résidu de tant d'épurations successives ressemble à ce qu'on voudrait obtenir¹. On n'arrive pas à trouver une malédiction contre le roi Joachim ou les compatriotes iniques du prophète. On continue d'y reconnaître, malgré tout, l'allusion à des conquérants.

Hitzig avait déjà rapporté à Joachim le passage 2⁹⁻¹⁴. STADE² l'en reprend avec raison. Mais il estime qu'on ne saurait penser davantage au roi des Chaldéens. Cet homme qui veut

1. Cf. Budde, *Expositor*, 1895, I, 383 ss.

2. *Zeitsch. f. altt. Wiss.*, 1884, p. 155 ss.

placer haut son nid pour échapper au malheur, ce ne peut être qu'un parvenu, sans doute un palestinien. Il se livre à des bacchanales avec ses amis dans le « Burg » qu'il vient de se bâtir. Il chasse dans le Liban, et n'y épargne rien. Comment pourrait-on reprocher à une armée conquérante d'avoir abattu des cèdres ? N'eût-elle pas eu mieux à faire qu'à batailler contre les arbres et à lutter contre les fauves ? Tous ces traits ne peuvent convenir qu'à un tyranneau pillard, une sorte de chevalier brigand.

Mais il faut, pour l'entendre ainsi, barrer du texte les versets 12-14. 14 n'est pas à défendre. Il est exact que le verset 12 semble s'inspirer de Michée 3¹⁰. Mais cette réminiscence peut s'expliquer au vi^e siècle aussi bien que plus tard, s'il y a réminiscence et non pas simplement usage d'une façon de parler proverbiale. C'est la dernière hypothèse qui convient le mieux pour 2¹³, identique à Jérémie 51⁵⁸.

On sait que les princes babyloniens ont fait violence au Liban ¹. Quant à leurs chasses, elles sont connues. Les allusions du prophète ne sont donc pas saugrenues, si elles visent les oppresseurs étrangers, assyriens ou chaldéens. Mais surtout il faut remarquer que ces souvenirs servent ici de pur prétexte à l'emploi d'expressions d'une portée plus générale. Le Liban prend une valeur presque métaphorique, comme métaphorique est la coupe, et le nid perché bien haut. Outre le sens naturel du verset 7, de 8 si on le garde, de 12 et 13 qu'on n'a pas à proscrire, les images des versets 15-17 s'entendent infiniment mieux d'une nation conquérante et des peuples qu'elle a humiliés, que d'un brigand palestinien qui chasse et boit sans retenue avec les amis de sa fortune.

C'est aux dominateurs étrangers d'Israël que s'adressent les malédictions du chapitre II d'Habacuc. Reste à décider s'il s'agit des Chaldéens, comme on l'a généralement admis, ou, comme BUDDE le suppose, des Assyriens. Son hypothèse est commandée par une théorie plus vaste, en vertu de laquelle

1. Cf. Schrader, *Keilinschr.* I, 111, 131 s., 141, 161, 163, 185. *Is.*, 14⁸, 37²⁴.

le chapitre 1 lui-même est une prophétie dirigée contre Assur ¹. Sans aborder, pour l'instant, une discussion générale de cette façon de voir, examinons seulement si l'application que Budde en fait, dans le passage en question, se présente comme probable.

Elle ne saurait s'appuyer sur l'interprétation littérale de locutions qui sont figurées, sur les chasses et coupes de cèdres que mentionnent les textes cunéiformes ². Nabuchodonosor, aussi, était passionné chasseur et avait besoin de bois de prix pour ses constructions grandioses. Surtout, il ne convient pas de chercher des indications historiques précises où il n'y a que façons de parler. Il en va de même pour l'expression : « placer son nid en haut ». Budde estime qu'elle s'applique à la situation de Ninive mieux qu'à celle de Babylone.

Les trois malédictions qu'il conserve (²⁶⁻⁷ ¹² ⁹⁻¹⁰), conviennent aux Chaldéens aussi bien qu'aux Assyriens. Mais le ton même du morceau, l'indignation qu'il suppose chez le prophète, l'oppression sanglante et la tyrannie éhontée qu'il dénonce, tout cela s'expliquerait bien mal, si l'invective était dirigée contre les Assyriens. Leur joug ne pesait plus d'un poids si lourd. Josias n'avait-il pu traiter l'ancien domaine d'Israël, devenu pourtant province assyrienne, comme une extension de ses états? L'état de choses décrit dans le morceau en question, l'état d'âme dont il est l'écho, s'accordent bien mieux, au contraire, avec les circonstances extérieures et les dispositions intérieures dans lesquelles pouvaient se trouver des Juifs, qui avaient vu mettre à sac Jérusalem et détruire le Temple, aveugler le roi Sédécias et massacrer ses fils, — des Juifs déportés en captivité.

Ces prédictions de malheur semblent prononcées contre Babylone dans une explosion de joie vengeresse. On dirait

1. *Stud. u. Kritiken*, 1893, 383-393 ; *Expositor*, 1895, I, 372-385 ; *Encycl., Bib.*, II, 1921-1928 ; *Gesch. d. alt. hebr. Lit.*, 90 ss. *Id.*, Cornill, *Eintl.*, § 34. Cf. encore Baudissin, *Eintl.*, 544. Stärk tient aussi les Assyriens pour les oppresseurs, mais place le livre sous Manassé, *Das Assy. Weltreich*, 154 ss.

2. *Stud. u. Kr.*, p. 391.

que le prophète savoure d'avance la revanche, qu'il voit prochaine, et dont il s'estime certain. Tout cela s'explique, au mieux, vers l'époque où l'on pouvait discerner des signes avant-coureurs de la chute des Chaldéens.

Vers le milieu du ^{vi}e siècle, on entendit dire à Babylone qu'un prince perse du nom de Cyrus, avec une toute petite armée, avait écrasé les forces des Mèdes, dont l'empire avait tant de prestige et s'étendait si loin. Le roi Astyages, ajoutait-on, avait été fait prisonnier¹. Il était conduit à Ecbatane, enchaîné. Bientôt Nabonnedos, qui semblait jusque là n'avoir guère prévu la catastrophe imminente, prenait quelques mesures de précaution. Il quittait Babylone. Il plaçait l'armée de l'Euphrate sous le commandement d'un de ses fils. Puis, pendant plusieurs années, les solennités religieuses chômèrent. On ne vit plus se dérouler, à Babylone, ces processions pompeuses auxquelles le roi, naguère, prenait toujours part, pour lesquelles, à présent, il ne se dérangeait plus. Quelle était la vraie cause de tous ces changements? C'est chose difficile à dire. Ce qui est sûr, c'est qu'on n'envisageait pas l'avenir avec tranquillité. Plus Babylone devenait anxieuse et morne, plus ses captifs dressaient la tête et, d'avance, exultaient. Dès 547/546, Nabonnedos s'alliait contre Cyrus avec le roi d'Egypte et Crésus. Mais, presque aussitôt, Crésus était vaincu, et la Cappadoce, la Lydie, les cités grecques d'Asie-Mineure tombaient aux mains du conquérant. C'est vers cette époque, sans doute, dans les premières années qui suivirent la moitié du ^{vi}e siècle, qu'un prophète juif, donnant une formule à l'attente universelle, chanta, pour ses compagnons de captivité, la ruine prochaine des Chaldéens (Hab. 2⁵⁻⁴⁹).

C: LA PREMIÈRE PARTIE DU LIVRE (1²-2⁴).

Stade, dont la critique pénétrante s'est exercée sur le ⁱⁱe et le ⁱⁱⁱe chapitre d'Habacuc, ne faisait pas difficulté d'admettre

1. La réalité était un peu différente. Les Perses racontèrent plus tard que Astyages avait été livré à Cyrus par son armée en révolte.

que la composition de ce livre marchait d'une allure aisée jusqu'au début des malédictions, c'est-à-dire, pour lui, jusqu'en 2^s. Kuenen, qui a refusé, de même, à l'auteur primitif, la paternité de 2^o à 3^{fin}, estimait aussi que la prophétie demeure, jusqu'en 2^s, véritablement une.

Si l'on tient le chapitre 1 et le début du 11^d pour un ensemble lié, un tout originaire, l'interprétation la plus naturelle est celle-ci. Le prophète se plaint d'une oppression qui s'exerce en Israël, de la part d'une classe sociale prépondérante, ou sur Israël, de la part d'un peuple étranger (1²⁻⁴). La venue des Chaldéens est annoncée comme le châtiment divin des oppresseurs, quels qu'ils soient (1³⁻¹⁰). Mais ces justiciers transgressent à leur tour. Ils deviennent idolâtres de leur propre force (1¹¹), et, sans doute, ils en font abus, puisque, dès le verset suivant, le prophète rappelle quelles étaient les limites de leur rôle (1¹²). Il se plaint amèrement que Iahvé livre les hommes en proie à l'insatiable convoitise de ces conquérants (1¹³⁻¹⁷). Habacuc monte à son poste de vigie. Il attend la réponse divine (2¹). Elle lui est enfin accordée. Sa réalisation est sûre, sans être immédiate (2^{2,3}). L'impie dépérit et le juste vit (2⁴). Telle est la solution de l'énigme. L'avenir respectif des Juifs et des Chaldéens fournira, de ce principe providentiel, une spéciale application.

Cette interprétation du passage 1²⁻²⁴ n'est pas sans soulever de graves objections. Si l'on se place au point de vue de l'auteur qui a émis les plaintes du début, on peut hésiter à attribuer à sa pensée ce développement à ricochets. Il y a là une véritable cascade de points de vue. Qu'il souffre de l'état présent de son peuple, et qu'il annonce des libérateurs, cela s'explique, mais on comprend moins qu'en même temps, il s'élève contre ces justiciers trop rudes et réclame leur propre châtiment.

En 1⁵, la venue des Chaldéens est annoncée comme future. D'après le texte actuel du morceau, c'est bien à eux ¹ qu'il

1. Davidson, *Nah. Hab. Zephan.*, p 46.

faut rapporter les versets 13 et suivants, qui les supposent déjà présents. Il est concevable qu'on soit tenté de croire que la situation décrite au verset 13 est toujours celle des versets 2-4, et que le juste, comme le méchant, sont les mêmes dans les deux cas. Mais l'intercalation 1⁵⁻¹⁰ entre ces deux passages rend, actuellement, cette identification des points de vue impossible.

KUENEN a essayé de parer à cette objection¹. Pour lui et pour Boehmer², 1⁵⁻¹⁰ n'est pas à concevoir comme si les Chaldéens étaient encore à venir. Ils sont présents, puisque, par hypothèse, le morceau est d'une venue, et que 1¹²⁻¹⁶ les montre déjà oppresseurs. L'annonce de leur invasion n'est qu'un procédé dramatique. Mais il reste assez curieux que l'auteur se prête à envisager, soudain, les oppresseurs comme futurs, entre deux passages où il les considère comme présents. Cela créerait, entre 1²⁻⁴, 1⁵⁻¹¹, 1¹²⁻¹⁶, un va-et-vient de la pensée qui, même chez un prophète, ne saurait sembler naturel. De quelque biais qu'on envisage la suite de ces morceaux, qu'on fasse chevaucher l'imagination d'Habacuc de vision d'avenir en vision d'un avenir ultérieur encore, ou qu'on la suppose ramenée en arrière par un procédé factice, dans les deux cas, on ne donne pas à la pensée une marche bien naturelle.

Ne serait-ce pas un indice que les versets 1⁵⁻¹¹ ne sont pas à leur place originelle ? Peut-être suffirait-il de transposer ce paragraphe pour obtenir une suite satisfaisante et sauver l'unité du morceau. C'est ce que l'on a tenté.

BUDDE propose de reculer 1⁵⁻¹¹ jusqu'après 2⁴. On évite ainsi de couper en deux la plainte du prophète. La suite en devient plus naturelle : 1²⁻⁴ 1²⁻¹⁷. D'après la disposition actuelle du texte, il n'y a pas de conclusion à cette première partie. Car on ne peut tenir pour une réponse digne de ce nom, pour un oracle nécessitant une révélation spéciale et une mise en scène appropriée, la maigre sentence du verset 2⁴. Il en va tout autrement, si ce n'est là qu'une intro-

1. *Hist. Crit. Onderzoek.*², II, 392.

2. *Neue Kirchliche Zeitsch.*, 1899, p. 726.

duction, qu'une préface à l'annonce des Chaldéens (4⁵⁻⁴⁴)¹.

Si justes que soient les critiques présentées par Budde contre l'arrangement actuel du texte, le remède qu'il propose ne soulève pas de moindres objections. Il considère les versets 4¹⁴⁻¹⁷ comme la suite légitime de 4²⁻⁴, 4²⁻¹³. Dès lors, il devient bien évident qu'il s'agit, dans la prophétie, d'un double peuple conquérant. La fin du chapitre 1 ne laisse aucun doute sur le caractère des oppresseurs dont se plaint Habacuc. C'est une nation étrangère, qui règne sur Juda comme sur nombre d'autres nations, et les Chaldéens ne sont envoyés que pour la châtier. Il s'agit donc, conclut Budde, des Assyriens. C'est contre eux que seront également prononcées les malédictions du chapitre second.

Nous gagnons à cette solution l'avantage de n'avoir plus à considérer tour à tour les Chaldéens, comme des libérateurs, puis comme des tyrans. La prophétie gagne en unité. Elle ne s'occupe que de la chute des Assyriens, dont le joug accablait Juda. Les Chaldéens n'apparaissent plus qu'au seul titre de justiciers. Il n'est pas à nier que Budde n'améliore singulièrement ainsi la composition du livre. Reste à voir s'il y est suffisamment autorisé.

Pour ce savant, la description des conquérants qu'on lit en 4¹⁴ ne conviendrait pas du tout aux Chaldéens. Elle irait parfaitement, au contraire, à cette sorte de Romains de l'Est qu'étaient les Assyriens. Ce n'est pas d'un coup, mais par une longue série d'efforts, répétés pendant trois siècles, qu'ils ont dilaté leur empire. La force des armes n'a pas tout fait. La politique, l'habileté y ont eu leur part. La métaphore du pêcheur qui prend les peuples dans son filet s'applique à eux fort heureusement. Les Chaldéens, au contraire, n'eurent pas besoin de tant de constance et de ruse. Héritiers souriants du vieil empire assyrien, ils ne mirent pas plus de vingt ans à entrer en possession des domaines que Ninive avait patiemment conquis et agrandis, sans se douter que c'était pour eux. Aussi bien l'on remarquera que le singulier est employé dans

1. *Expositor*, 1895, I, 374.

la description du conquérant, tout le long du verset 15 et des versets suivants. L'habitude était de désigner les Assyriens de la sorte, sous le nom singulier d'Assur. On aurait usé du pluriel s'il s'agissait des Chaldéens, puisque leur nom consacré a la forme d'un pluriel : כשדים¹.

Cet emploi du singulier au lieu du pluriel n'est pas, sans doute, un argument auquel Budde attache beaucoup de prix. Il serait donc injuste de s'y attarder. Il faut cependant constater que le singulier se trouve déjà dans la description que Budde lui-même applique aux Chaldéens, *v. g.* 1^{10, 11}.

Il y a lieu d'insister davantage sur la métaphore du pêcheur². Eût-elle, prise littéralement, le sens que Budde lui attribue, il n'y faudrait pas voir une raison péremptoire d'écarter les Chaldéens, la comparaison ayant chance de ne porter que sur l'idée de butin, de conquête, et non point sur le plus ou moins de rapidité de l'opération. Mais Budde, outre qu'il exagère la valeur symbolique du passage et tend à le tourner en allégorie, ne met-il pas, même dans l'image d'Habacuc, plus de lenteur qu'il n'y en a? « Sûrement, écrit-il, la comparaison du pêcheur, qui est confortablement assis sur la berge et qui tire de l'eau les poissons l'un après l'autre, ne décrit pas convenablement cette nation de cavaliers (cavalry-nation) des versets 6-10, qui arrive comme la tempête et renverse tout devant soi³. » Mais le texte fait plutôt penser au pêcheur à la seine, qu'au pêcheur à la ligne, et la métaphore des coups de filet ne serait pas, dût-elle être prise à la lettre, synonyme de lenteur. Il n'est pas besoin, au contraire, de forcer le sens naturel du texte, pour faire avec Marti⁴ l'observation suivante. Si les Assyriens sont les oppresseurs menacés, il est étonnant que les Chaldéens leur soient annoncés comme un peuple qui traverse les espaces de la terre, et qui arrive de très loin (16-8).

1. *Encycl. Bib.*, II, 1923.

2. Sur les métaphores bibliques, cf. Montefiore, *Jew. Quart. Rev.*, III, 1891, 662. La pêche est un symbole, comme la chasse en est un en *Osée*, 7¹²; *Ezéch.*, 12¹³, 17²⁰, 32³; *Job*, 19⁶; *Lament.*, 1¹³; *Is.*, 8¹⁴ s.; *Jér.*, 16¹⁸.

3. *Expositor*, 1895, I, 380.

4. *Dodekapr.*, p. 343.

Non moins surprenante est l'absence de toute mention des Assyriens, si les deux premiers chapitres ne visaient en réalité qu'eux. Il est vrai que Budde propose de lire le nom d'Assur au verset 1¹¹. Il suggère :

אֲזַ יְחַלֵּף כְּרוּחַ רָשָׁע אֲשׁוּר זֶה וְגו'

« Alors le méchant passa comme le vent, Assur dont la force est son Dieu¹ ». La suite entre les deux membres de phrase n'est pas des plus naturelles. Si ingénieuse que reste, d'ailleurs, cette hypothèse, elle ne repose que sur des corrections assez violentes. Elle postule plus qu'elle ne confirme la théorie assyrienne.

Dans la mesure même où Budde établirait la lecture, en 1¹¹, du nom des Assyriens, il se rendrait plus difficile l'explication, pourtant nécessaire, de la transposition des versets, ramenés du second chapitre au beau milieu du premier. La mention expresse d'Assur ne pouvait pas être favorable à ce déplacement, et Budde qui avait supposé, dans son article des *Studien und Kritiken*, que l'absence du nom des conquérants avait facilité la transposition, en vient, dans l'*Expositor*, à émettre l'hypothèse que le nom des Assyriens se sera peut-être trouvé effacé. La supposition que ce nom a figuré dans le texte, comme celle qu'il en a disparu, sont conjectures corrélatives. L'une n'est pas plus solide que l'autre.

Ne nous occupons donc plus du nom d'Assur. La transposition de 1³⁻¹¹ en devient-elle plus concevable ? Budde pense l'expliquer ainsi. Les Chaldéens étaient présentés comme des libérateurs. La prophétie s'est trouvée fausse. La domination nouvelle ne s'est pas fait moins rudement sentir que l'ancienne. La venue de Cyrus, au contraire, a réalisé ce que les succès de Nabopolassar avaient fait espérer en vain. On a donc supposé rétrospectivement que les plaintes du prophète étaient occasionnées par l'oppression des Chaldéens. Voilà pourquoi 1³⁻¹¹ s'est trouvé intercalé au milieu de plaintes formulées au chapitre 1 : tout ce chapitre, et le III^e, n'ont plus semblé se

1. *Expos.*, ib., 376, n. 1.

rapporter qu'à la tyrannie chaldéenne ¹. — Si de pareils motifs ont dicté la transposition supposée, on avouera qu'elle n'a guère été réussie. Il faut quelque bonne volonté pour trouver dans les conquérants décrits en 1³⁻¹⁴ les mêmes oppresseurs qu'en 1²⁻⁴. Telle est pourtant, d'après Budde, l'impression que ce déplacement devait donner.

Mais une autre objection se pose, plus radicale. D'après l'hypothèse de Budde, ce sont les Assyriens qui entravent l'application des réformes de Josias et empêchent la Loi deutéronomique d'être en honneur. Tout le morceau des malédictions, au chapitre II^d, se rapporterait aux mêmes tyrans. Mais la situation supposée convient-elle à ce que l'histoire nous apprend des dernières années de l'empire assyrien ? Je ne serai pas suspecté de présenter les faits trop favorablement à mon opinion, si je rappelle simplement les lignes écrites par Tiele, plusieurs années avant que Budde ait émis son ingénieuse hypothèse. Vers la mort d'Assurbanipal « la domination assyrienne sur les pays situés le long de la côte de la Méditerranée, n'était plus que nominale, si bien que le roi Josias de Juda put exécuter ses réformes sans être entravé, et s'installer en maître dans le territoire du vieux royaume d'Israël, devenu depuis des années une province assyrienne; en l'an 608, Nécho II, roi d'Egypte, put songer à étendre, — comme dans les jours depuis longtemps passés, — son royaume jusqu'à l'Euphrate, et à prendre les armes contre l'Assyrie pour lui enlever toutes ses provinces de l'Ouest... Cet empire n'existait déjà plus à proprement parler, à tout le moins comme puissance mondiale (Weltmacht). Resserré dans ses anciennes limites, le vieil empire assyrien dépéris-sait lentement ; il n'attendait plus que le coup de grâce ². »

Il n'est que juste de remarquer que Budde fait remonter la prophétie d'Habacuc jusqu'aux environs de 615. Mais il est difficile de croire, d'après ce que nous savons des libertés laissées à Josias, que le joug assyrien pesât sur Juda, en 615, d'un poids beaucoup plus lourd que quelques années plus

1. *Expos.*, *ib.*, 375 s.

2. Tiele, *Assyr. und Babylon. Geschichte*, Gotha, 1888, II, p. 406.

tard. On ne conçoit guère les expressions : « l'oppression et la violence sont devant mes yeux », « il y a des querelles et des contentions », si on les rapporte au sort du peuple juif vers 615, et aux relations internationales qu'il entretenait alors ¹.

En outre, la théorie de Budde suppose que 1²⁻³ se rapporte à une oppression étrangère. Il en va de même dans l'hypothèse de J. HALÉVY ² qui transpose 1³⁻¹¹ avant 1²⁻⁴. GIESEBRECHT ³, WELLHAUSEN ⁴, NOWACK ⁵, PEAKE ⁶ tiennent l'annonce de la venue des Chaldéens pour une prophétie plus ancienne, postérieurement intercalée dans la suite naturelle que forment 1²⁻⁴, 1^{12 ss.}, et comme les versets 1^{15 ss.} ne peuvent s'appliquer qu'à un peuple de conquérants, il s'ensuit que dès 1²⁻⁴, il s'agit d'eux.

La conclusion vaudrait, sans doute, si 1^{14 ss.} devait être considéré comme la continuation originaire de 1¹²⁻¹³. Mais nous verrons qu'il n'en est rien. D'autre part, 1²⁻⁴ ne se prête pas sans contrainte à l'interprétation qu'on en veut donner. Les querelles et contentions du verset 3, l'impuissance de la loi, au verset 4, les dénis de justice du même passage, tout cela s'entend mieux de désordres intérieurs à Juda que d'une oppression de peuple à peuple.

Nowack reconnaît que le sens des versets en question gagnerait en clarté s'il s'agissait d'iniquités sociales entre Juifs. Il trouve difficile de rattacher la fin du verset 3 au début du même verset, qu'il interprète d'une tyrannie étrangère. Les mots de querelles et de contentions מריב, מדרג ne lui semblent pas naturels pour désigner la persécution exercée sur Juda par ses ennemis. On ne peut mieux songer, ajoute-t-il, à l'entendre d'une contestation qui s'élèverait entre les pieux et Iahvé. Cette signification demanderait à être préci-

1. Cf. Davidson, *Nah. Hab. Zeph.*, 52 ss.; Nowack, *Kl. Proph.*, 250.

2. *Rev. Sémi.*, 1906, p. 99 ss.

3. *Beiträge zur Jesaïakritik*, 196 ss.

4. *Kl. Proph.*, 166.

5. *Kl. Proph.*, 248.

6. *The problem of the suffering in the O. T.*, p. 151-171.

sée par le contexte. D'autre part, ces mêmes mots de querelle, contention ne peuvent être l'addition d'un lecteur qui aurait faussement entendu le passage de luttes intestines, car le dernier membre de 1³ n'est que faible, en « decrescendo », après les expressions de ruine et de violence qui précèdent. Le même savant critique fait une autre remarque également instructive. Il admet la lecture מכרית pour מכתיר en 1⁴, parce que le terme massorétique n'est pas assez énergique pour s'appliquer à une persécution des Juifs par un peuple étranger¹. Autant d'indices, justement aperçus, que le passage 1²⁻⁴ ne se rapporte, en effet, qu'aux désordres *intérieurs* de Juda².

Pourquoi Nowack persiste-t-il à l'entendre autrement ? C'est à raison du verset 1¹², qui se rapporterait à la même situation que 1²⁻⁵. — Mais, si la situation est la même qu'en 1²⁻⁴, ce n'est pas dans le texte actuel. Il faut d'abord enlever 1³⁻¹¹. Ce morceau, qui appartient à la rédaction présente du texte, n'était pas relié primitivement aux groupes de versets 1²⁻⁴, 1¹² ss.. Qui nous assure que ces deux derniers passages étaient attachés eux-mêmes à 1¹⁴ ?

La solution de la difficulté créée par 1³⁻¹¹ ne consiste pas simplement à éliminer ce passage du texte. Ce qui reste du chapitre 1 ne réussirait pas encore à former un tout cohérent. Mieux vaut sans doute, par derrière la combinaison assez maladroite que présente le recueil actuel, tâcher de discerner les morceaux primitivement indépendants qu'on trouve amalgamés aujourd'hui.

Or, si l'on procède de la sorte, on n'a pas de peine à remarquer que 1¹², 1¹³, — 1¹³ surtout, — forme la suite naturelle de 1²⁻⁴, comme Giesebrecht l'a vu. Mais on notera également que ces deux fragments se rapportent plus naturellement à une désolation intérieure de Juda qu'aux ravages exercés par des dominateurs étrangers. D'autre part, les versets 1¹⁴, 1¹⁵, 1¹⁶, 1¹⁷ s'appliquent nettement à des conquérants.

1. *Kl. Proph.*, 252.

2. *Id.*, Delitzsch, Keil, Kuenen, Oort, Rosenthal, Sinker, Rothstein, Volck, Stevenson, Driver, von Orelli, Wildeboer, Davidson, Marti, Eakin.

N'y a-t-il pas lieu d'y voir la suite du passage relatif aux Chaldéens (1⁵⁻¹¹) ?

Mais 1¹¹ s'adapterait mieux à 1¹⁰ qu'à 1¹¹. Or précisément 1¹¹ n'est pas dans la direction générale du morceau qui précède et sert, au contraire, à introduire, dans le texte actuel, une idée toute nouvelle : celle de l'abus de pouvoir des Chaldéens, justiciers de Dieu. Ce verset, avec le suivant, apparaît comme une transition rédactionnelle entre le premier des fragments qui concernent les Chaldéens (1⁵⁻¹⁰), et la suite de la plainte relative, originairement, aux maux intérieurs de Juda (1¹³). La seconde personne du singulier en 1¹⁴ a chance d'être également rédactionnelle et de remplacer une troisième personne. On lisait du conquérant : « Il rend les hommes semblables aux poissons de la mer. » Le rédacteur a voulu souder ce passage au verset précédent, où le prophète s'adressait à Iahvé en lui reprochant de donner licence au mal. Il écrit donc : « *Tu* rends les hommes, etc... »

Jusqu'ici, nous nous trouvons essentiellement d'accord avec ROTHSTEIN¹. Mais nous nous séparons de lui, quand il considère comme formant un tout primitif les morceaux rangés dans l'ordre suivant : 1²⁻⁴, 12a, 13, 21-3a, 16-10, 14, 15a, 26b, 7, 9, 10a, 10b, 11.

D'après cette hypothèse, en effet, la prophétie n'est plus censée dirigée tout entière contre les Chaldéens. Mais tout entière, elle est censée viser les impies du peuple, que les Chaldéens viennent seulement châtier. Nous avons remarqué que cette théorie supposait une interprétation des malédictions du chapitre II, qui est difficilement acceptable².

Dans l'hypothèse de Giesebrecht, Nowack, Wellhausen, comme dans celle de Rothstein, on n'a pas assez tenu compte de la complexité primitive des passages qui se trouvent combinés dans le livret actuel.

MARTI s'abstient de supposer un rapport originaire entre les deux morceaux qui composent le chapitre I. Leur combinaison actuelle est factice. D'autre part, nous avons vu qu'on

1. *Stud. u. Kritiken*, 1894, p. 51-85.

2. *Supra*, p. 68 ss.

ne peut transposer le passage relatif aux Chaldéens, ni avant 1², ce qui rapporterait aux violences des conquérants la plainte 1^{2-4.13}; ni après 2¹, ce qui supposerait légitime ou la théorie de Budde ou l'hypothèse controuvée de Rothstein, d'après laquelle les seuls oppresseurs dénoncés sont des riches de Juda. Reste à tenir les deux passages pour d'abord indépendants. 1^{5-40.44ss.} est une prophétie. 1^{2-4.13} a le ton d'un psaume. C'est bien un feuillet de ce livre des pieux et des pauvres, que des auteurs anonymes composèrent, page à page, du v^e au iii^e siècle. Nous ne pourrions essayer qu'indirectement de préciser un peu sa date, d'après celle des autres morceaux du livre et le *terminus ad quem* de la rédaction du tout. L'annonce des Chaldéens, au contraire, n'est pas difficile à situer. On a déjà vu les raisons qui la font justement rapporter aux alentours de 604, alors que la victoire de Nabuchodonosor sur le Pharaon Nécho II, près de l'Euphrate, à Carchémisch, révélait à la Palestine son dominateur de demain ¹.

Si juste que soit la vue de Marti, d'après laquelle on rencontre dans le chapitre I, à côté de la prophétie des Chaldéens, un véritable psaume, il l'a peut-être un peu compromise en dilatant, outre mesure, l'étendue du second morceau. Il continue de croire ², avec Rothstein, que 2¹⁻⁴ constituait la suite primitive de 1¹³. C'est une opinion contestable. Il est vrai que 2¹ formerait bien la fin du psaume. L'opposition du méchant et du juste y correspond à ce qu'on a déjà rencontré en 1⁴ et en 1¹³, mais, comme il convient à la conclusion d'un morceau de ce genre, la plainte s'achève dans la confiance. Le sort de l'homme pieux se trouve être, en définitive, préférable à celui de l'impie :

Au dedans de lui dépérit son âme, —

Mais, dans sa confiance, le juste vivra.

De ce que 2⁴ paraît être la fin du psaume dont 1^{2-5. 13} donnent le début, il ne s'ensuit aucunement que 2^{1. 2. 3} appar-

1. *Supra*, p. 39.

2. *Dodekapr.*, 326, 332.

tiennent au même morceau. Rien, dans le ton de ces trois versets, n'autorise une telle hypothèse. Ce n'est plus une prière, une protestation, une effusion lyrique. Ce n'est pas non plus une sorte de description épique, comme on en rencontre dans un certain nombre de psaumes, où les prodiges passés sont rappelés, où d'avance se trouve décrite la théophanie eschatologique. Il n'y a rien ici de pareil, mais une mise en scène toute dramatique, qui contraste de la façon la plus âpre avec le reste du morceau si heureusement reconstitué.

Marti en appelle au psaume 73, où le poète cherche aussi la solution d'une douloureuse énigme. Mais le seul rapprochement qu'on puisse faire entre les deux passages réside uniquement dans l'idée, et peut être établi aussi bien entre le Ps. 73 et Habacuc 1²⁻⁴, 1¹³ spécialement. Le rédacteur de 2¹⁻³ n'a fait que s'inspirer de ce thème fourni par le contexte. Il le traite d'une façon toute différente, qui rappelle bien plutôt les expressions d'Isaïe 21^{6, 8, 11}. La préoccupation du rédacteur est de rattacher à ce qui précède le morceau relatif à la chute des Chaldéens (2^{3 ss.}). Il y pourvoit en donnant, par sa mise en scène dramatique, un relief extraordinaire à l'idée exprimée en 2¹. Le dernier verset du psaume est ainsi destiné à relier les malédictions du chapitre second à la plainte du chapitre I, détournée, depuis 1¹³, dans le sens d'une application aux Chaldéens. יִצְחָק qui semble déborder le vers, aurait chance d'être un vestige du travail rédactionnel.

C'est en 1¹² également que Marti semble faire un peu trop large la part du psaume originaire. Il reconnaît bien que ce verset n'est pas tout entier primitif. Outre les mots : « Nous ne périrons pas », qui forment surcharge même par rapport au texte de la rédaction définitive, il considère, avec raison, comme d'origine secondaire, les vers :

Iahvé, tu l'as destiné à juger,
Rocher, tu l'as établi pour châtier.

Mais il conserve au psaume primitif :

N'es-tu pas depuis toujours, Iahvé,
Mon Dieu saint ?

Ne ferait-on pas mieux, néanmoins, de l'attribuer également au rédacteur ? 1^{12a} oppose le Dieu éternel au Dieu que les Chaldéens peuvent trouver dans leur force, et paraît, de ce seul fait, appartenir à la même couche littéraire que le verset 1¹¹, visiblement postérieur par rapport au premier fragment de la prédiction 1⁵⁻¹⁰. Si l'on isole tout le verset 12 comme rédactionnel, et si l'on rattache directement 2¹ à 1¹³, sans contraindre 2^{1.2.3} à passer pour versets de psaume, on obtient, pour la plainte lyrique du chapitre premier, une suite satisfaisante.

C'est une pièce composée de cinq tétrastiques complets. On n'a pas à écarteler, avec Marti ¹, un tétrastique, celui qui est ci-dessous le quatrième, pour en rejeter la première partie sur le tétrastique précédent. Pas n'est besoin de supposer non plus que la dernière division strophique, inégale aux précédentes, serait d'un distique seulement ². Il devient encore inutile, vu la clarté du contexte, d'introduire dans le verset 2¹, un mot spécial pour désigner l'impie ³.

Voici donc, à seul titre d'hypothétique essai, comment on pourrait proposer de lire et de diviser le morceau :

- I. Combien de temps, Iahvé, aurai-je appelé au secours,
Sans que tu entendes ;
Crié vers toi violence,
Sans que tu sauves ?
- II. Pourquoi me fais-tu voir l'injustice,
Et contempler l'iniquité ?
L'oppression et la violence sont devant mes yeux.
Ce sont querelles et contentions.
- III. Aussi la loi est paralysée,
Et le jugement jamais ne se produit (au jour).
Le méchant enveloppe le juste.
Le jugement est faussé.
- IV. Tes yeux sont trop purs pour voir le mal,
Tu ne peux contempler l'iniquité.

1. *Dodekapr.*, 335.

2. Marti, *Dodek.*, 335.

3. *Ib.*, 336.

Pourquoi contemples-tu, Iahvé,
Les méchants dans leur rébellion ?

V. Tu te tais quand le méchant dévore
Celui qui, au contraire, est juste ?
— Au dedans de lui dépérit son âme,
Et dans sa confiance le juste vivra.

La distinction de ce passage et de la prédiction des Chaldéens, avec laquelle elle se trouve actuellement combinée, se trouve curieusement confirmée par les différences de la strophique. Cette prophétie ne se compose pas d'une simple série de strophes égales. Les distiques y alternent avec les tétras-tiques. 4^s n'en forme que l'introduction. 4¹¹ a chance de remplacer un distique originaire qu'on ne saurait restituer aujourd'hui. Les groupements que l'on propose ont l'avantage de respecter l'unité naturelle des strophes. Ils s'accordent avec l'hypothèse qui considère comme glose un des membres du verset 9, probablement, d'après une opinion exprimée plus haut, le second.

On aurait eu :

I. Voici que je suscite les Chaldéens,
Ce peuple rude et impétueux,
Qui traverse les espaces de la terre
Pour s'emparer de demeures non siennes.

Il est terrible et redoutable.
C'est de lui-même que procède son droit.

II. Plus rapides que les léopards sont ses chevaux
Et ses cavaliers plus prompts que les loups du soir.
C'est de loin qu'ils viennent, ils volent,
Comme l'aigle qui se hâte vers sa pâture.

Tous pour l'œuvre de violence ils viennent,
Et amassent comme sable les captifs.

III. Ce peuple se raille des rois,
Et les princes lui sont une dérision.
Il se rit de tous les remparts.
Il amoncelle de la terre et les prend.

.
.

IV. Il rend les hommes semblables aux poissons de la mer,
Au vers qui n'a pas de maître.
Il les prend tous à son hameçon,
Il les saisit dans ses rêts.

Il les ramasse dans son filet.
Il se réjouit donc, il exulte.

V. Aussi sacrifie-t-il à ses rêts,
Offre-t-il de l'encens à son filet.
Car grâce à eux sa part est abondante,
Et son repas copieux.

Aussi vide-t-il son filet sans cesse,
Pour tuer les peuples sans pitié.

4¹¹ serait une simple transformation d'un double vers antérieur. Les additions proprement dites du rédacteur, dans cette première partie du livret, consisteraient en une triple insertion de tétrastiques complets, destinés à relier les éléments hétérogènes de sa compilation : un tétrastique en 4⁵, un nouveau en 4¹², trois enfin (2¹⁻³). Mais le détail de ces opérations appartient à l'étude de la rédaction.

CHAPITRE IV

POINT DE VUE SYNTHÉTIQUE

(La rédaction.)

Nous avons cru reconnaître dans l'analyse du livre d'Habacuc la combinaison rédactionnelle de quatre morceaux primitivement distincts : deux psaumes : 1^{2-4.13}, 2¹ et le chapitre III ; deux prophéties : celle de l'annonce des Chaldéens : 1⁵⁻¹⁰, 1^{14.17}, celle des malédictions : 2^{3 ss.}. Reste à expliquer dans la mesure du possible la composition du livre.

Le plus vieux morceau du recueil est celui qui annonce l'invasion chaldéenne. Il date d'environ 604. Il s'est trouvé rapproché de l'autre prophétie (2³⁻¹⁹), qui date d'environ 550, à raison de la commune matière des deux passages, c'est-à-dire, de leur commune application aux Chaldéens. On peut se demander si le nom d'Habacuc ne convenait pas plutôt à l'auteur de la seconde de ces prédictions, qu'à celui de la première. C'est un mot assyrien. Il désigne, dans cette langue, une plante potagère. Avec le nom de Suzanne, c'est le seul nom propre hébreu connu, qui soit emprunté au règne végétal. Son origine linguistique s'explique mieux à partir de l'époque de la captivité qu'auparavant. Quand les deux prophéties furent rapprochées l'une de l'autre le nom d'Habacuc aura passé, de la seconde, en tête de la première, que l'ordre chronologique des événements envisagés maintenait à cette place ¹.

1. La composition des deux morceaux étant séparée par une soixantaine d'années, il serait difficile de les attribuer à un même auteur, même si nous avions, pour le faire, des motifs plus spécieux que leur rapprochement actuel.

A la pure juxtaposition des deux prophéties, un rédacteur entendit donner une unité plus grande, et de même que la ruine des Chaldéens était expliquée, légitimée par leurs crimes, il voulut indiquer la raison providentielle de la puissance dont ils avaient précédemment joui, la raison du succès de leurs armes, de cette invasion, en particulier, qu'il voyait décrite en 1^{6ss.} Cette cause, il la trouva dans les péchés du peuple juif, que les Chaldéens avaient, pensa-t-il, reçu mission de châtier.

C'est par la mise en valeur de cette double idée, la raison providentielle de la grandeur et de la décadence chaldéenne, que voulait être assurée l'unité littéraire des morceaux. Matériellement, un psaume y a servi, soit que le rédacteur le rencontrât déjà juxtaposé aux prophéties, soit plutôt qu'il l'empruntât d'ailleurs. Le même psaume, divisé en tronçons, allait fournir successivement, dans les scènes d'oppression qu'il évoque, un arrière-plan au tableau de la venue vengeresse des conquérants, et à celui de leur chute. Par le scandale du mal d'abord impuni, il allait légitimer et préparer le châtiment des Chaldéens sur Juda, et celui des Mèdes sur les Chaldéens.

Un second psaume, développement brillant d'une théophanie eschatologique, résumerait et couronnerait les enseignements des deux premiers chapitres, en montrant Dieu en personne derrière les instruments humains de sa Providence, et, par delà les manifestations fragmentaires de sa puissante justice, le suprême jugement. Ce n'est donc pas sans raison qu'on attribue au livret d'Habacuc une assez grandiose unité de composition. Seulement, ce n'est qu'une unité factice et surajoutée, qui n'a point fait disparaître la trace de l'hétérogénéité des morceaux.

Le psaume que le rédacteur destinait à servir de ciment aux deux prophéties, se composait de cinq tétrastiques. Il plaça les trois premiers au début du recueil (1²⁻⁴). Cette description de l'état d'injustice qui prévaut en Juda, fournissait un prétexte moral et une justification à la venue du fléau de Dieu. Mais le rédacteur veut être bien sûr qu'on interprètera

les choses de la sorte, qu'on tiendra l'invasion chaldéenne pour un châtement divin. De là cette introduction spéciale de la prophétie, cette mise en scène du verset 1³, rédigée en tétrastiques comme le début du psaume qu'elle continue :

Regardez parmi les peuples, etc. ¹.

L'annonce de la venue des Chaldéens reposait, au point de vue strophique, sur le groupement cinq fois répété : tétrastique suivi de distique. Le rédacteur décompose ce morceau en deux parties : les Chaldéens justiciers, — les Chaldéens coupables. Il ne pouvait séparer le quatrième groupement strophique ² du cinquième ³, qui prolonge le même développement avec les mêmes métaphores. Il arrête donc la première moitié de la citation après le troisième groupement, mais en modifiant le distique du verset 11. Dans le texte rédactionnel que nous y lisons aujourd'hui, nous constatons que la pensée tourne brusquement. Jusque là les envahisseurs étaient envisagés dans la manifestation extérieure de leur activité victorieuse. Mais voici soudain qu'il est question de leurs dispositions morales et religieuses :

Alors ses sentiments passèrent la mesure, il transgressa,
Et il fit de sa force son Dieu.

L'idée pouvait être inspirée par ce qui est dit au verset 16 :

Aussi sacrifie-t-il à ses rêts,
Offre-t-il de l'encens à son filet,

mais elle est prématurée en 1¹¹, au milieu de la description des ravages qu'accomplit l'envahisseur. Le développement du verset 14 suit celui du verset 10. Il s'agit toujours des conquêtes du peuple chaldéen, et non pas de ses sentiments intimes. Le verset 11 actuel, qui paraît, témoin la division strophique, remplacer un autre distique originaire, sert à introduire la seconde idée du recueil : les vainqueurs se rendent

1. Cf. *Supra*, p. 20.

2. 1^{14, 15}.

3. 1^{16, 17}.

coupables et méritent, à leur tour, le châtimeut qui les attend.

A cette idole que l'étranger trouve en sa force (1¹¹), le rédacteur oppose le Dieu éternel de Juda (1¹²). Il marque nettement que le droit des Chaldéens à exercer leurs sévices sur les autres peuples, ne leur venait pas d'eux-mêmes. Ils semblaient le croire, ainsi que l'indiquait déjà le verset 17 et que le soulignait le verset 1¹¹. Mais c'était orgueil et méprise. Ils avaient seulement commission de Dieu. Voilà ce qu'exprime la seconde partie (1^{12b}) de ce tétrastique rédactionnel.

Derrière les instruments éphémères d'Iahvé, il montre l'Eternel lui-même, qui ne faisait que se servir d'eux. C'est la réponse directe (1¹²) à la suffisance impie des conquérants (1¹¹).

N'es-tu pas depuis toujours,
Iahvé, mon Dieu saint ?
Iahvé, tu l'as destiné à juger,
Rocher, tu l'as établi pour châtier.

Ici s'interpose la seconde moitié du psaume. Dans le contexte factice qui lui est donné, il devient bien évident que le méchant, le rebelle, ne peut plus être que celui dont il est question en 1¹¹⁻¹², d'une part, en 1^{14 ss.}, de l'autre. Le scandale du psalmiste devant le triomphe du mal sert à suggérer la véritable signification, philosophico-religieuse, de la chute des oppresseurs.

Une fois que cette idée a été nettement amorcée, le rédacteur peut reprendre la prophétie interrompue (1^{14 ss.}). Elle se présente désormais comme un acte d'accusation contre le conquérant. En développant l'idée des Chaldéens bourreaux, elle aplanit le passage de la première partie : les Chaldéens justiciers, à la seconde : les Chaldéens jugés.

Pour que la transition soit plus douce, des plaintes du psalmiste à la reprise de la description prophétique, au lieu de la troisième personne du singulier :

« Il rend les hommes semblables aux poissons de la mer » (1¹⁴), le rédacteur emploie la deuxième personne : « Tu rends

les hommes, ... » Il appliqué à Dieu ce que Dieu tolère, c'est-à-dire, en réalité, ce que les Chaldéens font. Et le discours peut continuer, visant, dès lors, directement les agissements de l'oppresser : « Il les prend dans son filet, etc. ».

De même que le verset 1¹² faisait remonter l'attention, des Chaldéens, simples instruments, à Dieu, seul acteur principal, de même le verset 14 et le double sujet grammatical qu'il juxtapose : « Tu rends », « ils prennent », ramène, inversement, la pensée, de la Providence souveraine à l'activité humaine qu'elle laisse agir, et dont Iahvé demeure, somme toute, responsable. Il devra désavouer, au moins, par un éclatant châtement, les violences qu'il n'a pas voulu empêcher.

C'est l'idée que le chapitre II doit développer dans l'intention du rédacteur. Mais il procède lentement. Il dramatise la leçon morale qu'il se donne mission d'inculquer. Les violences chaldéennes, décrites à la fin du 1^{er} chapitre, ne peuvent être, à ses yeux, le dernier mot de l'histoire. Il sait bien, d'ailleurs, qu'elles ne l'ont pas été. Il établit un lien de cause à effet entre l'abus de pouvoir signalé dans la dernière partie de la première prophétie, et la chute de l'empire chaldéen que la seconde prophétie annonce.

Pour donner plus de relief à cette pensée, il recourt à un artifice littéraire. Il entre dans le personnage d'un prophète, d'autant plus volontiers qu'il rédige un recueil prophétique. Il imagine une mise en scène appropriée. Il ne lui faut pas moins d'une révélation pour tenir le mot de l'énigme, que soulève le triomphe, longtemps impuni, des méchants. Isaïe¹ lui suggère la métaphore du guet sur une tour, et l'emploi de tablettes pour écrire la vision. Il insiste à la fois sur les délais et l'infailibilité du châtement.

Il fallait bien que le rédacteur, réunissant en un seul tout les deux prophéties relatives aux Chaldéens, marquât la profondeur de plan qui séparait les deux tableaux. En effet, à supposer qu'Habacuc eût annoncé, à la fois, le triomphe et la ruine des envahisseurs, il n'aurait pu prévoir la réalisation

1. Is., 21^{5,6,8}.

de cette seconde partie de la prophétie, que pour un avenir assez éloigné du moment où il écrivait. Les versets 2¹⁻³ sont donc tout entiers commandés, dans leur matière, par la fiction unitaire du rédacteur. Leur forme correspond au besoin de présenter de façon dramatique ce qui devait constituer la leçon centrale du livre. Je veux parler de ce verset 2¹, où l'anxieuse plainte du psaume (1^{2-4, 13}) s'accoisait dans la confiance en la justice de Dieu.

Dans la combinaison actuelle, la transcription de ce verset après 1¹³ eût été prématurée, puisqu'elle aurait coupé en deux le passage des doubles récriminations, — aujourd'hui soudées entre elles —, contre Iahvé (1¹³) et contre les Chaldéens (1¹⁴ ss.). 2¹ étant reculé jusqu'à la place qu'il occupé, la matière apparaît mieux partagée. D'un côté, la question que soulèvent les abus de la force (1¹³, mais aussi 1¹⁴). De l'autre, la réponse générale du verset 2¹, longuement commentée par les malédictions qu'elle introduit. La reprise du psaume, en 1¹³, et la fin de la première prophétie sont censées former un tout cohérent, comme en forment un, d'autre part, le dernier verset du psaume (2¹), et le second morceau prophétique. La transition rédactionnelle (1¹⁻³), établie entre ces deux parties du livre, consiste en un triple tétrastique; de même que les soudures moindres de 1⁵ et de 1¹² avaient, chacune, la forme d'un tétrastique entier.

Au cas où on ne les tiendrait pas pour originaires, les versets 2^{5b} 6^a sont-ils des additions du dernier rédacteur, ou des gloses étrangères? C'est difficile à décider. La seconde solution paraîtrait, cependant, plus probable. On ne reconnaît, en effet, dans ce passage, ni la netteté strophique des additions propres à l'éditeur du recueil, ni un développement tendancieux, de nature à modifier, dans un certain sens donné, la teneur du morceau. Il est vrai que cette addition (2^{5b} 6^a) souligne l'application de la prophétie aux Chaldéens mais le doute à ce sujet n'était guère possible, fût-ce indépendamment de cette précision ¹.

1. Cf. 2^{6b, 7, 12, 13, 16} ss.

Les deux tétrastiques contenus dans les versets 19, 18, intervertis dans le texte actuel, peuvent être du rédacteur. Le reste de sa composition, j'entends, l'orientation qu'il donne aux faits historiques et le souci qu'il a de montrer Iahvé et sa justice derrière les événements humains, révèlent une mentalité essentiellement religieuse. On n'aurait donc pas à s'étonner qu'il ait créé la dernière des malédictions, ajoutant à tous les crimes des Chaldéens, un crime d'un caractère spécialement grave à ses yeux, le défi qu'un culte idolâtrique lui semble jeter à Dieu. Dans ce péché des Chaldéens qui visait directement Iahvé, il pouvait trouver une préparation plus immédiate à l'intervention personnelle d'Iahvé dans la théophanie finale.

En tous les cas, qu'elle soit ou non de lui, le rédacteur rencontrait déjà cette malédiction que l'addition du verset 2²⁰ suppose :

Mais Iahvé est dans son Temple saint.
Silence devant lui, toute la terre !

Le contraste est évidemment voulu entre les idoles muettes de 2¹⁸⁻¹⁹, et le Seigneur dont la présence seule impose silence à l'univers. Du même coup, une transition est ménagée à l'hymne, d'abord liturgique, qui clôt à présent le recueil. Derrière les scènes historiques qui remplissent les deux premiers chapitres, cette grande description eschatologique forme comme une toile de fond. Iahvé juge en personne et définitivement son peuple, mais, cette fois, pour le sauver. Les préoccupations religieuses et morales du rédacteur trouvent, dans cette vision grandiose, leur suprême apaisement.

On a vu que le psaume utilisé ainsi en guise de conclusion paraît avoir appartenu au Psautier du Maître de chœur, dont la collection est attribuée au III^e siècle, vers le temps où se rédigeait la Chronique. Si l'on admet que le chapitre III d'Habacuc a fait partie de la rédaction d'ensemble du livre, on ne peut donc localiser cette compilation définitive qu'au cours, également, du III^e siècle, entre l'époque où le psaume du cha-

pitre III figurait dans le recueil du Maître de Chœur, et la constitution du Canon des petits prophètes, qu'on ne peut faire descendre plus bas que 220 à 200 environ.

La date approximative de l'ensemble actuel d'Habacuc nous permettra de situer, dans des limites très vagues encore, mais pourtant un peu moins larges, la composition du psaume Hab. 1^{2-5.13} 2¹. Probablement postérieur à la captivité, ainsi que la plupart des psaumes, et comme semblent l'indiquer également ses préoccupations anxieuses sur la justice du sort, il ne peut être de date plus basse que le recueil prophétique où il se trouve inséré. Il a donc été rédigé entre le v^e et le III^e siècle.

En dehors des modifications et additions apportées aux morceaux primitifs par le rédacteur, on doit compter un certain nombre de gloses, postérieures, ou, çà et là, antérieures, à la composition de notre livret. Les principales de ces surcharges sont :

Le second membre de 1⁹.

Nous ne mourrons pas (1¹²).

Probablement 2^{5b} 6^a.

Dans le verset 2¹⁰ : « en fauchant des peuples nombreux ».
2^{13a-14} : « Voici qui vient du Dieu des armées : la terre sera remplie de la connaissance de la gloire d'Iahvé, comme les eaux couvrent la mer ».

2^{17b} : « A cause du sang de l'homme et de la violence faite à la terre, à la ville et à tous ceux qui y demeurent ».

Le dernier membre de 3² : « Dans la colère rappelle-toi la miséricorde. »

Le premier membre de 3⁸ : « Est-ce contre les fleuves que Iahvé est irrité ? »

Enfin 3¹⁷ et 3¹⁹, moins l'indication finale, vestige du recueil dont l'hymne est tiré.

CONCLUSION

Si court que soit le livre d'Habacuc, il ne se présente pas dans de meilleures conditions d'homogénéité que la plupart des autres petits recueils attribués aux « Douze Prophètes ». Il se compose de morceaux dont la rédaction première s'échelonne sur plusieurs siècles. Au ^{vii}^e appartient la prophétie la plus ancienne du recueil, sur la venue des Chaldéens (1⁵⁻¹⁰, 1¹¹⁻¹⁷). Vers le milieu du ^{vi}^e se place la prédiction de leur ruine, (2⁵⁻¹⁷). Le psaume (1^{2-4.13}, 2⁴), qui a été combiné par parties avec les fragments de la première prophétie, ne peut être situé que vaguement, entre le ^v^e et le ⁱⁱⁱ^e siècles. C'est au ^{iv}^e peut-être, à l'époque de la persécution d'Artaxerxès III Ochus, que nous reporterait la date de composition du cantique. Il semble avoir fait partie, au ⁱⁱⁱ^e siècle, d'un Psautier du « Maître de Chœur ». Il est devenu, peu après, le morceau final de notre livre. La rédaction d'ensemble doit pouvoir se dater environ de la seconde moitié du même siècle. Il importe de ne pas oublier, toutefois, combien il serait téméraire d'attacher la même importance à la date conjecturale des deux psaumes, et à celle, beaucoup mieux établie, des deux morceaux prophétiques.

Dès 1884, STADE avait bien noté que les malédictions du chapitre II et l'hymne du chapitre III n'appartenaient point à la prophétie primitive. Mais il avait eu le tort de rattacher l'un à l'autre ces deux fragments postérieurs, qui furent d'abord indépendants. En 1890, GIESEBRECHT remarqua judicieusement que l'annonce des Chaldéens coupait la suite naturelle des plaintes 1²⁻⁴, 1¹²... au milieu desquelles elle avait été violemment intercalée. Mais il s'égaraît en rapportant ces plaintes à des oppresseurs étrangers. ROTHSTEIN nota, avec

plus de raison, qu'elles ne pouvaient viser que des désordres intérieurs du pays de Juda, et il réussit à montrer que 1¹⁴ poursuivait la prophétie commencée en 1⁵⁻¹⁴, comme 1¹³ continuait la plainte de 1²⁻⁴. Il se méprit cependant en voyant dans ces protestations contre l'injustice des riches, le fond même de notre livre, et en rapportant au même objet les malédictions du chapitre II, passées au crible d'une critique qui se montrait trop sévère, à la fois, pour être juste, et trop indulgente encore pour atteindre au but qu'elle se proposait. MARTI reconnut la nature véritable de 1^{2-4, 13}. C'est un psaume, comme le chapitre III. Il remarqua bien que le verset 2⁴ en formait la fin. Pourquoi continua-t-il d'y rattacher, avec Rothstein, outre le verset 1^{12a}, qui ne semble pas avoir cette origine, le début purement factice et dramatique du chapitre II, ces versets 1, 2, 3, qui ne servent qu'à préparer, non pas seulement la maigre réponse du verset 2¹, mais toute la suite des malédictions contre les Chaldéens ?

MARTI et DUHM ont justement caractérisé la strophique du recueil, qui se compose essentiellement de tétrastiques. Mais ils ont appliqué ces divisions avec une rigueur excessive, au texte du chapitre II et III, qui est trop corrompu, en de certains endroits¹, pour s'adapter toujours parfaitement à ce moule. Peut-être, aussi, aurait-on gagné à reconnaître que les deux premiers morceaux du recueil, — le premier psaume et la première prophétie, — n'étaient pas, strophiquement parlant, d'une facture identique, le premier se composant d'une série de tétrastiques, tandis que le second faisait alterner tétrastiques et distiques.

Les solutions simples ont de moins en moins de bonheur dans l'étude de la littérature hébraïque. Ici la vérité ne semble être, tout entière, ni du côté de ceux qui défendent l'unité primitive du livre d'Habacuc, ou seulement l'unité d'auteur, ni du côté de ceux qui le décomposent en ses fragments, sans reconnaître que leur rapprochement actuel est, plus que l'effet du hasard ou de juxtapositions anonymes,

1. Notamment 3^{9, 14}.

l'œuvre voulue d'un rédacteur¹. Il les a combinés d'après une idée dirigeante de justice providentielle, qui lui a permis de donner à cette multiplicité de morceaux, comme une apparence, très superficielle et toute factice, d'unité.

On ne se dissimule pas ce que, dans le détail, les solutions adoptées au cours de ce travail, ou les modifications proposées aux solutions dont on se rapproche, présentent nécessairement de conjectural et d'imparfait. Sur ce sable mouvant qu'est le texte lui-même, dans l'extrême pénurie d'indications fermes que le livre nous peut fournir, et l'absence radicale de traditions autorisées qui viennent y suppléer, il n'en saurait être autrement.

Mais il y a tout lieu de le croire. Si les opinions proposées ici doivent être progressivement améliorées ou, en partie, remplacées, — et cela n'est pas douteux, — ce n'est pas dans le retour vers les théories unitaires, soit conservatrices à la manière si savante de M. J. Halévy, soit radicalement neuves, à la façon fort ingénieuse de Bernhard Duhm, qu'on aura chance de rencontrer la vérité. C'est plutôt du côté des solutions complexes, qu'il reste à rendre plus souples et plus complexes encore. Jusqu'alors, on a pu le voir, ce sont les découvertes faites dans ce sens qui se sont révélées précieuses et utilisables. Les larges aperçus systématiques ont bientôt semblé n'être que mirages.

N'est-ce pas un indice de la route à suivre?

1. Otto Happel l'a bien senti, mais il a placé trop bas cette rédaction d'ensemble, en la mettant au ^{II}^e siècle (*Das Buch des Propheten Habachuk*, p. 85). Il n'a reconnu que quelques-uns des morceaux indépendants primitifs (p. 18). Il estime avoir fait un grand gain et sauvé, « pour ainsi dire, l'honneur de l'écrivain sacré » en présentant le petit livre comme un tout « bien ordonné, homogène » (p. 5). Ce sont là termes inexacts, ou, du moins, exagérés.

Vu, le 4 avril 1908.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

A. CROISSET.

Vu et permis d'imprimer.

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

Pour le Vice-Recteur :

L'Inspecteur de l'Académie,

V. BONNARIC.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES EXÉGÈTES ÉTUDIÉS

N. B. — On n'indique pas tous les passages où ils ont été nommés, mais ceux où leur opinion a été l'objet d'une discussion proprement dite. Aucune référence n'est donc faite ici, ni aux citations contenues dans les notes du chapitre I, ni aux indications données à la Bibliographie.

Baumgartner....	38s.	Küpper	38s.
Bäumlein	39	Lauterburg.....	45-49
Betteridge... ..	37-38	Marti	81.82-85.97
Bleek.....	39	Nowack	68.80s.
Budde	68.71s.75-80	Oort.....	39s.81
Carrière	39	Orelli (von).. ..	81
Cheyne.....	67	Peake.....	80
Davidson	80s.	Peiser	41-43
Delitzsch.. ..	38s.81	Renan.....	63s.
De Wette... ..	39	Rosenthal.....	81
Driver	81	Rothstein	68-70.81.96s.
Duhm.....	49-60.97	Ruben	64
Eakin.....	81	Sinker.....	81
Giesebrecht	80s.96.98	Smith (G.-A.)....	68
Gunkel.....	64s.	Stade	65.70s.73s.96
Haevernick.	38s.	Stähelin.....	39
Halévy.....	80.98	Stevenson.....	62s.81
Happel.....	98	Theiner.....	39
Hirsch	37	Vernes.....	61
Hitzig.....	39	Volck.....	81
Keil	38s.81	Wellhausen.....	80
Knobel.	39	Wildeboer	81
Kuenen... ..	74s.81		

